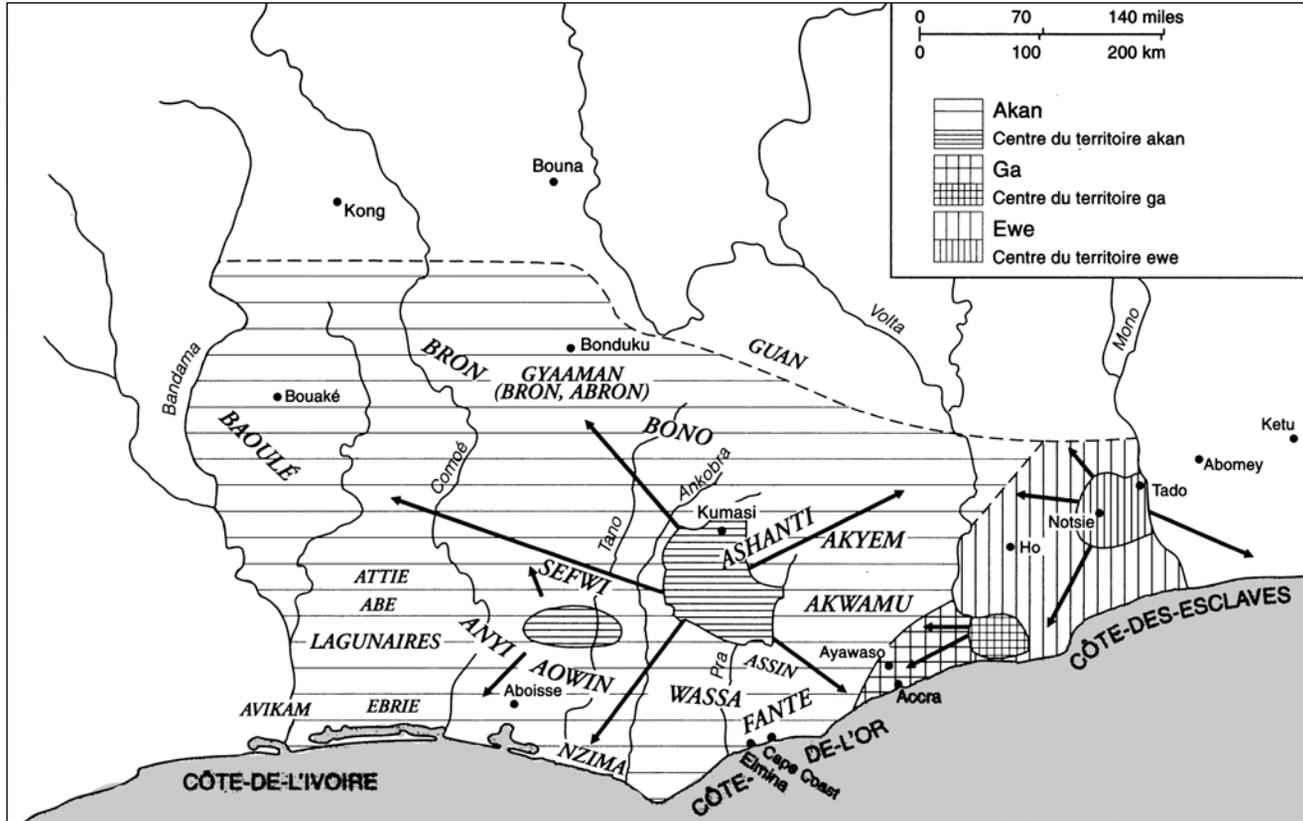


Les États et les cultures de la côte de la Guinée inférieure

A. A. Boahen

Pour les peuples de la côte de la Guinée inférieure, c'est-à-dire ceux qui vivent sur le territoire compris entre le sud des actuels Côte d'Ivoire et Bénin, ou entre les fleuves Bandama et Mono, et plus particulièrement pour les Akan, les Ga et les Ewe, la période 1500-1800 est probablement l'une des plus révolutionnaires de leur histoire. Cette période a vu, premièrement, l'achèvement des migrations de ces peuples depuis leurs diverses terres d'origine jusqu'aux régions où ils sont actuellement établis ainsi que la formation de la plupart des groupes ethnolinguistiques qui perdurent encore aujourd'hui. Deuxièmement, cette période a présidé, d'une part, à l'intensification des échanges commerciaux et culturels entre ces peuples et ceux du Soudan occidental, du Sahara et du Maghreb et, d'autre part, à l'ouverture atlantique d'une voie de communication et de commerce entièrement nouvelle d'abord avec l'Europe, puis avec les Amériques. Troisièmement, c'est à cette époque que s'est manifestée la tendance vers une centralisation de plus en plus grande des États et l'évolution vers des entités politiques — royaumes ou empires — de plus en plus vastes. À vrai dire, il s'en est fallu de peu que la région tout entière ne finisse alors par être organisée en un seul empire sous le règne d'une dynastie unique. Enfin, cette période fut celle d'une transformation radicale du cadre social et culturel traditionnel et de la formation de nouvelles cultures, de nouvelles classes et de nouvelles religions. Ces quatre thèmes constituent le sujet du présent chapitre.



14.1. Les peuples akan, ga et ewe (d'après A. A. Boahen).

Les migrations et la formation de nouveaux groupes ethnolinguistiques

Vers l'an 1500, d'après les sources tant orales qu'écrites dont on dispose, on peut dire que si quelques-uns de ces peuples avaient pénétré dans certaines des régions où on les trouve aujourd'hui et s'y étaient déjà établis, la plupart d'entre eux vivaient encore concentrés dans leurs divers berceaux. Certains Akan s'étaient enfoncés vers le sud jusqu'à la côte, dans les régions situées au sud-est de l'actuelle Côte d'Ivoire et au sud-ouest du Ghana¹. Mais l'immense majorité d'entre eux vivaient encore dans leur région d'origine, celle du bassin Ofin-Pra, notamment dans les actuelles régions Adansi et Amanse, où ils se répartissaient en huit groupes de clans matrilineaires: les Ada, les Osudoku, les Shai, les La, les Ningo, les Kpone, les Gbugbla et les Krobo.

Les Ga-Mashi, les Nungua et les Tema avaient depuis longtemps rompu leurs liens avec les Adangbe, établis dans le bassin inférieur de la Volta autour des collines de Lolorvor, et avaient fondé un grand nombre de communautés dans les plaines d'Accra, au nord de la région côtière où ils vivent aujourd'hui². Selon l'archéologue Ozanne, Ayawaso, qui est considéré comme le dernier de ces établissements, fut fondé vers la fin du XVI^e siècle³.

Par ailleurs, les Ewe du Togo et du Ghana actuels n'avaient pas même commencé leurs migrations et ils étaient tous concentrés dans leur troisième foyer ancestral de Nuatsie, ou Notsie, dans le territoire actuel du Togo, les deux premiers étant des Tado et des Ketu⁴.

La phase finale de dispersion de ces peuples dans les régions où ils se trouvent de nos jours s'étendit entre 1500 et 1800 et, en particulier, au XVII^e siècle et dans les premières décennies du XVIII^e. En partie pour des raisons économiques (pour exploiter les régions aurifères et riches en kola nouvellement découvertes), en partie pour des raisons sociales (pression démographique), mais, surtout, pour des raisons politiques, les peuples akan, ga-adangbe et ewe commencèrent à se disperser par petits groupes d'un même lignage et par clans dans toutes les directions. Les Akan, par exemple, émigrèrent au XVI^e siècle d'abord vers le nord et l'est, dans les actuelles régions de Kumasi, Mampong et Akyem, et vers le sud et le sud-ouest, dans les régions de Wassa, Igwira, Sanwi et Assini. Au XVII^e siècle, davantage d'Akan se déplacèrent en différents groupes constitués de clans matrilineaires vers le nord, dans les actuelles régions ashanti et ashanti-akyem et de Kwahu, vers le nord-ouest, dans les régions de Kulango et vers le sud-ouest, dans les régions de Wassa, Sefwi et les zones de lagunes de la Côte d'Ivoire. En l'espace d'un demi-

1. A. A. Boahen, 1977.

2. C. C. Reindorf, 1898, p. 6-12.

3. P. Ozanne, 1962, p. 69.

4. N. L. Gayibor, 1977, p. 11-15; H. W. Debrunner, 1965, p. 3-10; C. M. K. Mamattah, 1979.

siècle, de 1680 à 1730, il y eut, pour des raisons essentiellement politiques, une migration considérable et persistante des Akan des régions de Kumasi, d'Anwianwia et de Denkyira vers les actuelles régions nzima, aowin, sefwi, ahafo et bono du Nord, ainsi que vers les régions anyi et baoulé de Côte d'Ivoire. Vers le milieu du XVIII^e siècle, il semblerait que le flux des Akan émigrant de leurs terres d'origine et des régions voisines se soit tari.

Tandis que les Akan se répandaient hors du berceau de leur civilisation, les Ga continuaient de se disperser vers la côte à partir des régions de l'intérieur, attirés surtout par la présence des Européens et les perspectives économiques qu'elle ouvrait sur le littoral. Les Ga-Mashi, les Nungua et les Tema furent les premiers à migrer au XVI^e siècle. Ils furent suivis, au XVII^e siècle, par les peuples osu et teshi. Leurs parents, les Adangbe, commencèrent eux aussi à se répandre au sud et au nord, dans les plaines d'Accra, au cours des XVI^e et XVII^e siècles. Ce sont ceux d'entre eux qui émigrèrent vers les régions montagneuses du nord-est qui devinrent les Manya Krobo d'aujourd'hui. D'autres, au XVII^e siècle, partirent vers la côte et fondèrent des établissements comme Ningo, Prampram et Ada.

Cependant, les plus mouvementées de toutes ces migrations furent sans aucun doute celles qu'entreprirent les Ewe. Vers la fin du XVI^e siècle ou pendant la première moitié du XVII^e, principalement pour des raisons politiques, pour échapper notamment à la tyrannie de leur roi Agokoli, ils quittèrent Notsie scindés en deux grands groupes, les Ewe du Sud (Dagboawo ou Dziehewo) et les Ewe du Nord ou Ewe de l'intérieur (Demeawo ou Numeawo)⁵. Le groupe du Sud, ainsi que ses ramifications, qui se dirigea vers la côte était formé des Anlo et des Tongu, tandis que les groupes du Nord qui occupèrent la partie centrale et le nord de l'actuelle région de la Volta méridionale étaient constitués d'Asogli, de Hopke, d'Akpini et d'Awudome. À leur arrivée dans leur région de destination, des sous-groupes et des groupuscules s'en détachèrent et allèrent s'établir un peu plus loin. Ce processus de fission et de diffusion se poursuivit tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles, si bien que, vers la fin de la période, le groupe anlo était composé de sous-groupes anlo, afife, ave, xevi, veta, some, klico, flawu (ou affao), dodze et avenori; les Tongu comprenaient, quant à eux, des sous-groupes agave, bakpa, bato, dofo, fievie, fodzoku, mofi, mefa, sokpoe, tefle, togome, volo et vume; enfin, les Asogli s'étaient de même subdivisés en Ho, Akoefe, Hodzo, Kpenoc, Takla, Adaklu, Abutia, Agotime, Akoviefe, etc.⁶.

Cependant, les peuples ne firent pas que se disperser ou migrer. Ils subirent aussi certaines transformations ethno-linguistiques. En ce qui concerne les peuples ewe et ga-adangbe, qui migrèrent vers des régions qui étaient soit pratiquement vides d'habitants, soit peuplées de façon éparse par des communautés anciennes telles que les groupes dits Togo résiduel et Togo central et les Guan, ils furent en mesure de conserver leur pureté

5. C. M. K. Mamattah, 1979, p. 121-122.

6. *Ibid.*, p. 147 et 155-158.

ethnique et linguistique. Par exemple, la principale influence des communautés guanéennes sur les Ga fut religieuse. En revanche, nombreux furent les Akan qui émigrèrent dans des zones qui semblent avoir été assez densément peuplées par des habitants parlant des langues différentes et ayant également des cultures et des institutions différentes. Les comptes rendus portugais des années 1480 à 1500 indiquent qu'il y avait sept villages sur la Côte-de-l'Ivoire à l'est du fleuve Bandama, et Pacheco Pereira précisait, vers 1550: « Nous ne savons rien des échanges commerciaux qui peuvent avoir lieu dans ce pays, mais ce que nous savons, c'est qu'il est densément peuplé⁷. » Ces habitants devaient être les Adisi à l'ouest et les Ewotre, les Agwa, les Kompa et les Mono à l'est, et c'est du mélange des deux groupes et des Akan nouvellement arrivés que furent issus les groupes mbalo, alladian, ebrie, eotile, avikam, etc., connus collectivement sous le nom de Lagunaires. De manière analogue, ce fut le mélange des derniers migrants akan et de certains peuples préexistants qui donna naissance aux Anyi, aux Baoulé et aux Sefwi. C'est à la suite de cela que les Akan se scindèrent pour former les deux grands groupes qu'ils constituent aujourd'hui, à savoir les Akan de l'Est et les Akan de l'Ouest entre lesquels, Diabate insiste sur ce point, « il n'y a pas intelligibilité linguistique immédiate ». Chacun de ces groupes s'est à nouveau subdivisé, en fonction de tendances principalement politiques, en un certain nombre de sous-groupes. Ainsi, les Akan de l'Est sont aujourd'hui divisés en Ashanti, Akuapem, Akyem, Akwamu, Bron (Abron) ou Gyaaman, Wassa, Kwahu, Fante, Assin, Denkyira et Gomua, qui parlent tous pratiquement la même langue, le twi, tandis que les Akan de l'Ouest sont les Anyi, les Baoulé, les Nzima, les Ahanta, les Sanwi (Afema), les Aowin et les Sefwi, qui parlent des dialectes leur permettant de se comprendre mutuellement.

Les institutions sociopolitiques de tous ces groupes dans leurs nouveaux foyers font apparaître, au XVI^e siècle, des similitudes et différences. Les Ga-Adangbe et les Ewe vivaient les uns et les autres en colonies indépendantes éparpillées par groupes issus de clans et de patrilignages majeurs et mineurs. Les Adangbe, par exemple, étaient subdivisés en neuf clans: Asinodze, Blaka, Kpoku, La, Lekpodze, Lenodze, Nangla, Sepote et Shalom. Dans chaque groupe, chaque lignage avait son propre dieu principal dont les prêtres étaient les chefs du groupe. Cependant, vers la fin du XV^e siècle, les Ga-Mashi s'étaient donné un roi qui tenait sa cour à Ayawaso.

Les Akan, quant à eux, vivaient dans des villes gouvernées par un roi ou une reine et des villages dirigés par des chefs et tous constitués de familles appartenant aux huit clans matrilinéaires en lesquels ils se subdivisaient, à savoir les Ekoona (Asanwule chez les Nzima), les Oyoko (Anona chez les Fante ou Alonroba ou Nvavile chez les Nzima et Anyi et Dwum ou Dwimina chez les Fante), les Asenee, les Agona et les Bretuo (Twidan

7. Cité par T. F. Garrard, 1980, p. 48.

chez les Fante), les Asakyiri, les Aduana ou les Atwea (Aberadze chez les Fante et Asamangama ou Akwea chez les Nzima)⁸. Chaque famille avait un *abusuapanin* (chef), de même que chaque clan. Chaque famille ou clan avait un ou des dieux qui lui étaient propres, tout comme chaque village ou centre de colonisation, leurs prêtres étaient investis de pouvoirs considérables et, chez les Ga et les Ewe, ils agissaient en tant que chefs non seulement religieux mais aussi politiques. Autrement dit, la société était déjà divisée en trois grandes classes: une aristocratie dirigeante composée de prêtres et de rois, la masse des citoyens ordinaires et les esclaves domestiques, relativement peu nombreux. Cependant, ce cadre social fut profondément transformé à la suite des événements politiques et économiques qui eurent lieu entre le XVI^e et le XVIII^e siècle.

Les changements économiques sur la côte de la Guinée inférieure

Sur le plan économique, de profonds changements aussi bien internes qu'externes survinrent entre 1500 et 1800 dans les territoires de la Guinée inférieure. À l'intérieur de la région, les activités économiques déjà existantes se poursuivirent et prirent une ampleur considérable. Elles comprenaient la cueillette, l'agriculture, l'élevage, la chasse, la pêche, la récolte du sel et l'exploitation des gisements d'or⁹. La cueillette était une activité quasi générale, elle se concentrait sur la récolte des noix de kola dont les arbres poussaient à l'état sauvage dans les régions forestières de la Côte-de-l'Or, en particulier dans celles qui recouvrent maintenant l'Ashanti, l'Ahafo et l'Akyem, patrie du peuple akan de l'Est. Ces noix entraient dans la plus grande part des échanges entre les Akan, les Gur ainsi que les peuples de langues mande et hawsa de la savane et des régions occidentales du Soudan.

Cependant, tandis que se poursuivait la cueillette, l'agriculture proprement dite prenait de plus en plus d'importance avec, notamment, la culture du plantain, de la banane, de l'igname et du riz. À ces cultures traditionnelles vinrent s'ajouter, aux XVI^e et XVII^e siècles, toute une série de cultures nouvelles introduites sur la côte de la Guinée par les Européens qui les avaient importées d'Asie et des Amériques: le maïs, le manioc, certaines espèces d'ignames, la tomate, l'oignon, l'aubergine, l'avocat, la patate douce, les agrumes et l'arachide¹⁰. L'adoption rapide de ces cultures par les petits exploitants eut évidemment pour effet de diversifier l'économie agricole des régions de la côte de la Guinée et a certainement largement contribué à l'accroissement de la population.

8. A. A. Boahen, 1966*b*, p. 4.

9. K. B. Dickson, 1969, p. 72-89.

10. J. P. Murdock, 1959, p. 21-24; D. G. Coursey, 1966.

L'élevage de la volaille, des moutons, des chèvres et des porcs ainsi que la pêche et la chasse faisaient partie des activités économiques du pays. La pêche était la principale ressource des Ewe, des Ga et d'autres peuples du littoral comme les Fante, les Ahanta, les Nzima et les Lagunaires. Quant à la chasse, tous y participaient, armés d'abord de javelots, de gourdins, d'arcs et de flèches puis, plus tard, de fusils.

C'est sans aucun doute entre 1500 et 1800 que deux de ces activités du secteur primaire, la récolte du sel et l'extraction de l'or, acquirent une extrême importance. Le sel était produit presque exclusivement par les habitants du littoral¹¹. De même, l'exploitation aurifère était le domaine réservé de la population des zones forestières de l'intérieur, en particulier des Akan qui vivaient dans la région de Wassa et dans les régions mentionnées dans les comptes rendus européens des XVI^e et XVII^e siècles sous les noms d'Arcanie ou d'Akannie, ou encore d'Arcania, c'est-à-dire les actuelles régions ashanti, kwahu et akyem¹², ainsi que les régions brong, ahafo, abron ou gyaaman et baoulé. C'étaient les mêmes régions qui produisaient la noix de kola, principal article du commerce avec le Soudan occidental et septentrional. L'extraction de l'or dans ces régions se faisait de deux manières, qui étaient, d'une part, le tamisage des sols alluviaux prélevés dans le lit des cours d'eau ou le fond d'anciennes vallées alluviales et, d'autre part, le *nkoron* (extraction en profondeur). Il semble que le tamis était employé depuis des temps très anciens, tandis que la mine de fond fut probablement introduite chez les Akan par les Mande vers le XIII^e ou le XIV^e siècle¹³.

L'exploitation des mines d'or était une activité soumise à un contrôle rigoureux de l'État et constituait la principale source de revenus de ses dirigeants. Cette activité atteignit son apogée pendant la seconde moitié du XVII^e siècle, durant laquelle furent produites quelque 2 millions d'onces d'or¹⁴. L'industrie aurifère, au cours des trois siècles étudiés, demeura le monopole exclusif des Akan et tous les efforts faits par les Européens, en particulier les Hollandais, pour y participer directement se heurtèrent à une résistance indomptable¹⁵.

Simultanément, une autre activité économique se développa, et ce toujours plus au fil des années, le commerce, dans laquelle les esclaves allaient jouer un rôle de première importance en tant que porteurs. Il convient ici de bien faire la distinction entre commerce intérieur et commerce extérieur. Le commerce entre les Ewe, les Ga et les Akan est bien antérieur au XVI^e siècle. Le poisson et le sel que les Ewe, les Ga et les Fante tiraient de la mer, aussi bien que les poteries produites par les Adangbe, étaient

11. On trouvera une impressionnante description des différentes manières dont le sel était récolté sur la côte de la Guinée dans W. Bosman, 1967, p. 308-309.

12. A. A. Boahen, 1973.

13. T. F. Garrard, 1980, p. 24-25; I. G. Wilks, 1962c, p. 166.

14. T. F. Garrard, 1980, p. 166.

15. W. Bosman, 1967, p. 80.

échangés contre de l'or, des *tweapea* (bâton à mâcher), de l'ivoire et des aricles en fer ou en autre métal fabriqués par les Akan de l'intérieur. Les traditions orales s'accordent avec les récits européens de l'époque pour indiquer que ces activités de commerce interne se poursuivirent pendant la période étudiée, en prenant même une ampleur et un volume croissants, et qu'elles avaient lieu sur des marchés ou le long d'itinéraires locaux et régionaux. Bosman, parlant du commerce du sel entre la côte et l'intérieur, écrit : « Il est difficile d'imaginer les vastes richesses que les Nègres se procurent en bouillant le sel et s'ils (les Fante) étaient toujours, ou du moins la plupart du temps, en paix, ceux qui se livrent à cette activité amasseraient en peu de temps des sommes phénoménales, car tous les Nègres de l'intérieur sont obligés de faire venir leur sel du littoral, d'où il est aisé de déduire qu'il doit leur coûter très cher¹⁶. »

Plus importante encore fut l'évolution du commerce extérieur. Il se divisait en deux secteurs : le plus ancien, tourné vers les régions de la savane et du Soudan occidental, et celui, transatlantique, qui établissait des relations avec l'Europe d'abord, puis avec les Amériques. Il ressort clairement des sources arabes, comme la *Chronique de Kano*, des comptes rendus portugais datant des trois dernières décennies du XVI^e siècle, mais aussi des traditions orales que vers 1500, les Ga, les Ewe et les Akan échangeaient avec les Guan et les Gur au nord de leur territoire, avec les Hawsa du nord du Nigeria vers le nord-est et avec les Mandé de la boucle du Niger vers le nord-est de l'or, des noix de kola, des textiles, des esclaves et du sel. Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, ces liens furent renforcés, notamment grâce aux Akan qui se livrèrent à un commerce ininterrompu avec les Mandé et les Hawsa tout au long du XVI^e et du XVII^e siècle¹⁷. Avec l'émergence et l'expansion du Songhay aux XV^e et XVI^e siècles, et dans l'ordre et la paix qui s'ensuivirent, le commerce entre les Akan et les Mandé prospéra et ce fut pour organiser efficacement son contrôle que les Jula établirent un certain nombre de postes de commerce ou d'étapes tels que Bobo-Dioulasso, Kong, Bondoukou, Buna et Begho entre la boucle du Niger et les pays producteurs d'or du Sud. Un indice supplémentaire de la vitalité de ce commerce est l'opulence que connurent au XVI^e siècle les villes de Djenné et de Begho, principaux entrepôts du commerce du Nord-Ouest, et qu'attestent sources écrites et vestiges archéologiques. Sur ces marchés, les Akan échangeaient surtout de l'or, des noix de kola et, plus tard, des articles importés d'Europe contre des tissus, des couvertures, des tapis turcs, de la soie bleue et rayée, de la maroquinerie, des articles en fer et en laiton et du sel¹⁸.

On a cru un temps que la chute du Songhay vers la fin du XVI^e siècle et l'insécurité qui en découla avaient provoqué la ruine du commerce sur les routes du Nord-Ouest. Mais il a été montré de façon convaincante que cela

16. *Ibid.*, p. 308.

17. Pour des détails précis, voir A. A. Boahen, 1977.

18. V. Lamb, 1975, p. 86-92.

n'a pas été le cas et que, au contraire, le volume des échanges avait même plutôt augmenté au cours du XVIII^e siècle¹⁹. Ce fut certainement avec l'intention d'en tirer profit que les Ashanti dirigèrent leur expansion dans cette direction et conquièrent Gyaaman (ou Abron), Banda et Bono au cours des premières décennies du XVIII^e siècle. De tels échanges ont continué même jusqu'au XIX^e siècle sur les nouveaux marchés tels Ateboubou et Kintampo.

Le commerce des Akan avec le pays Hawsa et le Borno continua aussi pendant ces trois siècles. Il était déjà actif et relativement important au début du XVI^e siècle, comme l'attestent les dires d'un témoin oculaire, Léon l'Africain, qui visita le Songhay et le pays Hawsa à cette époque²⁰. Il s'accrut en intensité et en volume surtout aux XVII^e et XVIII^e siècles avec l'essor des États mole-dagbane de Mamprusi, du Dagomba, du Nanumba et du Mossi et, également, de l'État hawsa. Rien ne témoigne mieux de sa santé que la prospérité que trouvèrent les explorateurs et voyageurs européens du XVII^e et du XIX^e siècle dans des villes comme Kano et Katsina, en pays Hawsa, et surtout Salaga, au nord de la Côte-de-l'Or, qui était alors le principal entrepôt méridional du commerce du Nord-Est.

Si l'or des Akan était exporté en pays Hawsa au cours du XVI^e siècle, il semble que cette exportation particulière cessa pendant le XVIII^e siècle, probablement à cause de la forte concurrence exercée dans ce domaine par les Européens. Mais la kola provenant des territoires des Akan continua d'être l'article principal du commerce avec le Nord-Est au cours des trois siècles. Les noix de kola étaient réexportées du pays Hawsa et du Borno jusque dans le Sahara et les États barbaresques. Lucas rencontra à Tripoli, vers 1780, un chérif qui lui décrivit le commerce entre Tripoli et l'Empire ashanti²¹. Ces noix de kola étaient transportées par des caravanes de bœufs, d'ânes, de chevaux et d'esclaves. En échange, les Akan importaient des cotonnades, des couvertures, des tapis turcs, des blouses, des sandales et d'autres articles en cuir, du natron, des articles en laiton et des perles de verre rouge. Il est certain, cependant, que durant ces trois siècles, un autre courant d'échanges beaucoup plus important et beaucoup plus volumineux se développa par ailleurs: le commerce entre les peuples de la côte de la Guinée inférieure et ceux d'Europe et des Amériques, autrement dit le commerce transatlantique. Cette branche-là prit naissance lorsque les Portugais jetèrent l'ancre devant la côte de l'actuel Ghana, en 1471. Ils furent suivis, au XVI^e siècle, par les Français, les Anglais et les Hollandais et, au XVII^e siècle, par les Danois, les Suédois et les Brandebourgeois. Toutefois, les représentants de ces deux dernières nationalités évacuèrent la côte guinéenne en 1661 et 1732 respectivement. Le commerce direct avec les Antilles commença en 1518 lorsque la première cargaison d'esclaves y fut envoyée directement d'Afrique de l'Ouest à bord d'un navire espagnol. Avec le continent nord-américain, il débuta en 1619 avec le débarquement

19. E. W. Bovill, 1968, p. 195; J. R. Willis, 1971; E. A. McDougall, 1980; C. C. Stewart, 1976.

20. J. Léon l'Africain, 1956; N. Levtzion, 1968, p. 14-22.

21. J. Beecham, 1841, p. 149-155.

par une frégate hollandaise du premier chargement d'esclaves ouest-africains à Jamestown, dans l'État de Virginie²². Et vers le milieu du XVII^e siècle, le commerce triangulaire reliant la côte de la Guinée, l'Europe et les Amériques était en plein essor.

Les articles que vendaient les peuples de la côte de la Guinée inférieure aux Européens qui venaient les voir varièrent selon les régions et d'un siècle à l'autre. Jusque vers la fin du XVII^e siècle, les Akan de la région comprise entre les fleuves Bandama et Ankobra leur vendaient surtout de l'ivoire, tandis que les Akan et les Ga vivant entre l'Ankobra et la Volta se spécialisaient dans l'or. Il semble bien que pendant tout le XVI^e siècle, il n'y eut pour ainsi dire aucun commerce entre les Ewe et les Européens sur la portion de côte comprise entre la Volta et le Mono. Les Portugais évitaient la plupart du temps cette zone et faisaient voile directement de la région d'Accra vers Ouidah au Dahomey et Benin au Nigeria²³. Il fallut attendre à peu près le milieu du XVII^e siècle pour voir les Hollandais et les Danois établir des liens commerciaux avec cette région, la principale marchandise qu'on y achetait étant les esclaves.

C'est à la suite de cette spécialisation que la côte de la Guinée inférieure fut divisée par les commerçants européens du XVI^e et du XVII^e siècle en trois : la Côte-de-l'Ivoire, la Côte-de-l'Or et la Côte-des-Esclaves. Cependant, il n'est pas douteux que jusqu'à la fin du XVII^e siècle, le commerce de l'or fut de beaucoup plus important que celui de toutes les autres marchandises confondues sur la côte de la Guinée inférieure et il revêtit une importance capitale aussi bien pour les Européens que pour les Africains. Toutes les nations européennes sans exception s'efforcèrent de prendre pied sur la Côte-de-l'Or, d'où le nombre incroyable de forts et de châteaux qui furent construits sur le littoral entre l'Ankobra et la Volta au cours des trois siècles étudiés. D'après Lawrence, il y eut en tout 42 forts et châteaux construits en Afrique de l'Ouest, du Sénégal au Cameroun, et sur ce nombre, pas moins de 32 se trouvaient sur le littoral de la seule Côte-de-l'Or, alors que pas un ne fut construit sur toute la côte du Nigeria²⁴.

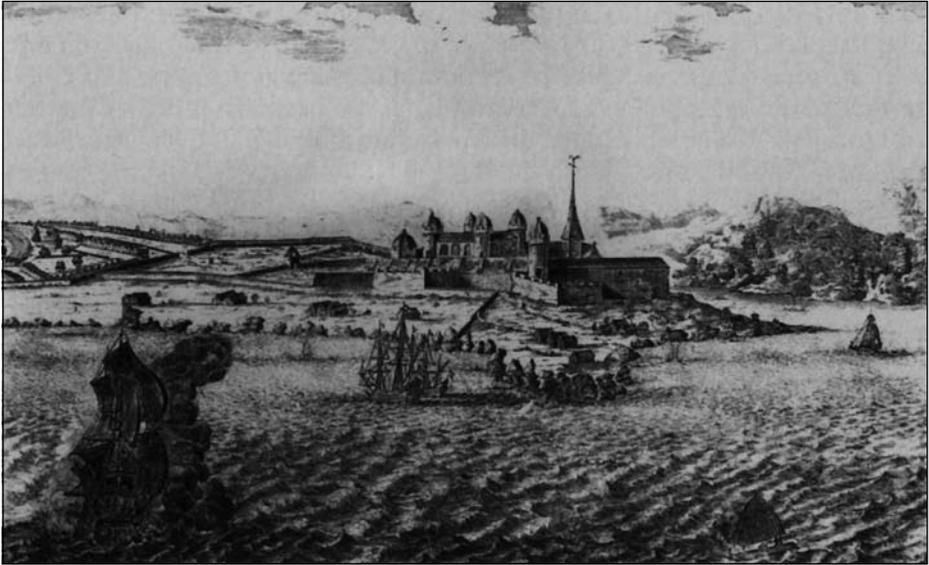
Cependant, durant la deuxième moitié du XVII^e siècle et tout au long du XVIII^e le commerce d'exportation des Ga et des Akan de l'Est vers l'Europe connut une mutation profonde. Les documents du XV^e siècle et des premières décennies du XVI^e montrent, on ne peut plus clairement, que des esclaves étaient alors importés du Bénin, de Sao Tomé et d'Ouidah en Côte-de-l'Or pour être utilisés dans les mines d'or. En avril 1529, 2 060 esclaves furent importés du Bénin en Côte-de-l'Or et, en 1535, 80 de Sao Tomé à Elmina²⁵. Mais à partir du milieu du XVII^e siècle, les Ga et les Akan de la Côte-de-l'Or commencèrent à exporter des esclaves, et cela en

22. A. A. Boahen, 1971, p. 315; voir aussi UNESCO, 1979, document 12.

23. H. W. Debrunner, 1965, p. 21-23.

24. A. W. Lawrence, 1969, p. 12-13.

25. W. Rodney, 1969a.



14.2. Le fort Saint-Georges à Elmina, tel qu'il était au temps des Portugais.
[Source : O. Dapper, éd. de 1686. © Fondation Dapper, Paris.]

nombre croissant, à tel point que vers 1710, le commerce des esclaves avait pris le pas sur celui de l'or. Dès 1704, le représentant des Pays-Bas à Elmina, William de la Palma, déclarait que « les Nègres [...] s'intéressent maintenant davantage à la traite des esclaves qu'au commerce de l'or car elle leur rapporte davantage²⁶ ». William Smith, un Anglais qui visitait la côte fante en 1726, remarquait avec dégoût : « Pourquoi cette région s'appelle la Côte-de-l'Or, je n'en sais rien²⁷. » Le nombre d'esclaves exportés de la Côte-de-l'Or continua d'augmenter au fil de la première moitié du XVIII^e siècle. Selon Daaku, à la fin du XVII^e siècle, de 5 000 à 6 000 esclaves étaient exportés chaque année de la Côte-de-l'Or et leur nombre passa à 6 000 ou 7 000 au XVIII^e siècle. Si l'on en croit P. D. Curtin, 474 000 esclaves au total²⁸ quittèrent la Côte-de-l'Or au XVIII^e siècle. Il faut préciser que les chiffres de P. D. Gurtin ont suscité une controverse passionnée quant à leur exactitude mais en tout état de cause, chacun s'accorde à reconnaître qu'il a certainement sous-estimé le nombre d'esclaves exportés d'Afrique de l'Ouest, surtout au cours du XVIII^e siècle²⁹, dans une proportion se situant entre 7,3 et 18,4%. Les territoires ewe ont aussi exporté de très nombreux

26. Collections Furley [F. C.], voir W. de la Palma au X, 31 août 1704. Voir aussi K. Y. Daaku, 1970a, p. 46-47.

27. W. Smith dans T. Astley, 1745, vol. 4, p. 138.

28. P. D. Curtin, 1969, p. 221.

29. J. E. Inikori, 1976; P. D. Curtin, R. Anstey et J. E. Inikori, 1976; R. Stein, 1978. Voir aussi le chapitre 3 ci-dessus.

esclaves au cours de ce même siècle, notamment après 1730, époque à laquelle les Akwamu arrivèrent dans la région.

Dès lors, la question qui se pose est celle de savoir pourquoi, au XVIII^e siècle, la traite des esclaves a supplanté le commerce de l'or. Trois grandes réponses peuvent être apportées à cette question. La première est qu'il y eut un accroissement considérable de la demande d'esclaves après l'introduction du système des plantations dans la culture de la canne à sucre dans les îles de la Caraïbe et sur le continent américain à partir de 1640, demande qui persista tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles³⁰. La deuxième raison réside non seulement dans l'intensification des guerres mais aussi dans l'utilisation accrue des armes à feu à partir de 1650, d'où une augmentation considérable du nombre des prisonniers de guerre qui, ne pouvant être gardés sur place, devaient donc être exportés. Ce n'est pas par pure coïncidence que les trente dernières années du XVII^e siècle et la première moitié du XVIII^e, qui virent l'apogée de la traite des esclaves, furent précisément aussi l'époque de l'émergence et de l'expansion des Empires denkyira et akwamu, puis de l'Empire ashanti. Non moins significatif est le fait que la majorité de ces esclaves étaient des prisonniers de guerre ou des captifs des razzias³¹. La troisième raison, qui est une conséquence de la deuxième, est le paiement d'un tribut en esclaves par les États vassaux aux trois nouveaux empires. On sait que la plupart des États vassaux des Denkyira, des Akwamu et, surtout, des Ashanti payaient leur tribut sous cette forme. Il faut ajouter que, tout comme l'industrie de l'or, la fourniture d'esclaves aux Européens sur la Côte-de-l'Or était un monopole exclusif des Africains eux-mêmes.

Si les Ewe, les Ga et les Akan de l'Est commencèrent à exporter plus d'esclaves que d'or à partir de la fin du XVII^e siècle, les Akan de l'Ouest, qui vivaient sur la Côte-de-l'Ivoire, continuèrent quant à eux à exporter avant tout de l'ivoire et de l'or tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles.

En Guinée inférieure, les importations subirent elles aussi des transformations radicales en volume comme en qualité au cours de la période étudiée. Vers la fin du XV^e siècle et pendant tout le XVI^e siècle, elles comportaient principalement des articles d'habillement dont la plupart étaient fabriqués non pas en Europe mais plutôt dans les États barbaresques, ainsi qu'en Afrique de l'Ouest, au Bénin et en Côte-de-l'Ivoire³². Les vêtements des États barbaresques, mentionnés dans les premières sources écrites portugaises sous les noms de *lanbens*, *hallabens* et *aljaravais*, les étoffes du Bénin ainsi que les tissus quaquas de la Côte-de-l'Ivoire étaient déjà très populaires le long de la Côte-de-l'Or avant l'arrivée des Portugais qui mirent à profit l'existence de cette demande pour se lancer dans le commerce du vêtement. Les exportations de tissus quaquas et du Bénin se poursuivirent certainement au XVII^e siècle. Outre les textiles, les autres produits d'importation, d'après la liste donnée par Pacheco Pereira vers 1500, étaient composés par des bracelets de laiton, des mouchoirs, des coraux et certains

30. J. E. Inikori, 1976, p. 4-5.

31. P. E. H. Hair, 1965; P. D. Curtin, 1969.

32. V. Lamb, 1975, p. 84-85.

« coquillages rouges auxquels ils attachent un prix comparable à celui que nous donnons aux pierres précieuses, du vin blanc et des perles bleues qu'ils nomment coris³³ ».

Au XVII^e siècle, la liste des produits d'importation s'était considérablement allongée. On peut lire, au début de ce siècle, sous la plume de Pieter de Marees, la description suivante des marchandises apportées par les seuls Hollandais: « Grandes quantités de tissus de lin léger dont il se consomme beaucoup car ils s'en servent pour se vêtir, puis de grandes quantités de bassines de toutes tailles, utilisées pour la boisson, la lessive, comme urnes funéraires; jarres, pots de cuivre rouge, marmites; fer pour pointes de sagaies, coutelas; grandes quantités d'étoffe d'indienne rouge, bleue, jaune et verte, qu'ils portent en guise de ceinture autour de la taille pour suspendre leurs couteaux, leurs bourses, etc. Serges espagnoles, couteaux hollandais, grandes quantités de perles de Venise de toutes sortes et de toutes couleurs, qu'ils cassent et meulent puis enfilent sur des cordons d'écorce pour les vendre, épingles dont ils font des hameçons de pêche, loupes et petits pots à lait en cuivre. Mais les articles les plus demandés et les plus utilisés parmi eux sont la toile de lin, les objets en cuivre et en laiton, les bassines, les marmites, les couteaux et les coraux³⁴. »

Il est évident, d'après cette liste, que les importations provenaient désormais surtout d'Europe, notamment les textiles et les perles. Il faut ensuite observer que cette liste ne mentionne pas d'armes à feu, sans doute parce que les importations de fusils et de poudre à canon ne commencèrent pas vraiment avant 1640, date à laquelle les Anglais et les commerçants interlopes se mirent à vendre des armes sur la côte³⁵. Elles eurent un tel succès qu'en 1658, les Hollandais déclaraient qu'« il n'y a que les mousquets qui se vendent bien » et que « les indigènes partent en campagne avec des milliers de ces armes³⁶ ». À partir de 1660, les Hollandais levèrent le veto qu'ils avaient mis à l'exportation des armes à feu et commencèrent à en vendre de grandes quantités en Afrique de l'Ouest. Entre 1673 et 1704, la Compagnie royale africaine expédia à elle seule près de 66 000 armes à feu et plus de 9 000 barils de poudre à canon sur la côte d'Afrique de l'Ouest, dont la plus grande partie fut vendue sur la Côte-de-l'Or. Le volume du commerce des armes à feu continua de croître pendant tout le XVIII^e siècle, au long duquel elles demeurèrent l'article le plus demandé sur la Côte-de-l'Or et finirent par constituer l'ossature du commerce anglais avec l'Afrique de l'Ouest. Selon Inikori, de 1750 à 1807, un volume total de 49 130 368 livres de poudre à canon fut exporté de Grande-Bretagne vers l'Afrique de l'Ouest, soit une moyenne annuelle de 847 075 livres³⁷.

On a calculé que la valeur des exportations de l'Afrique de l'Ouest vers l'Angleterre, à l'exclusion de la traite des esclaves, entre 1750 et

33. D. P. Pereira, 1937.

34. P. de Marees, 1605, vol. VI.

35. R. A. Kea, 1971; K. Y. Daaku, 1970a, p. 148-152.

36. Collections Furley [F. C.]. Rapport de Valkenburgh au XIV, juin 1658.

37. J. E. Inikori, 1977.

1807 fut de 5 443 682 livres sterling (900 000 livres en valeur or), tandis que celle des esclaves exportés par les marchands anglais se montait à elle seule à 53 669 184 livres sterling. En comptant que la part de l'Angleterre dans ce dernier commerce était de 45 %, la valeur totale des exportations de l'Afrique de l'Ouest au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle a été estimée à 131 361 920 livres sterling soit, en moyenne, 2 264 861 livres sterling par an³⁸.

Les effets de l'évolution économique

Les conditions économiques sur la côte de la Guinée inférieure changèrent du tout au tout entre 1500 et 1800 et ces changements eurent plusieurs conséquences. L'une d'elles se caractérisa par l'apparition d'un réseau complexe de routes commerciales principales et secondaires qui, d'abord, relièrent entre eux les peuples de la région, puis les mirent en contact avec les Mole-Dagbane et les Hawsa du Nord-Est et avec les Mandé du Nord-Ouest, ainsi qu'avec les États barbaresques et le monde musulman à travers le Sahara. Enfin, ce réseau s'étendit, à travers l'Atlantique, d'abord à l'Europe puis, à partir du XVI^e siècle, aux Amériques. Au centre de ce réseau se trouvait la ville de Kumasi.

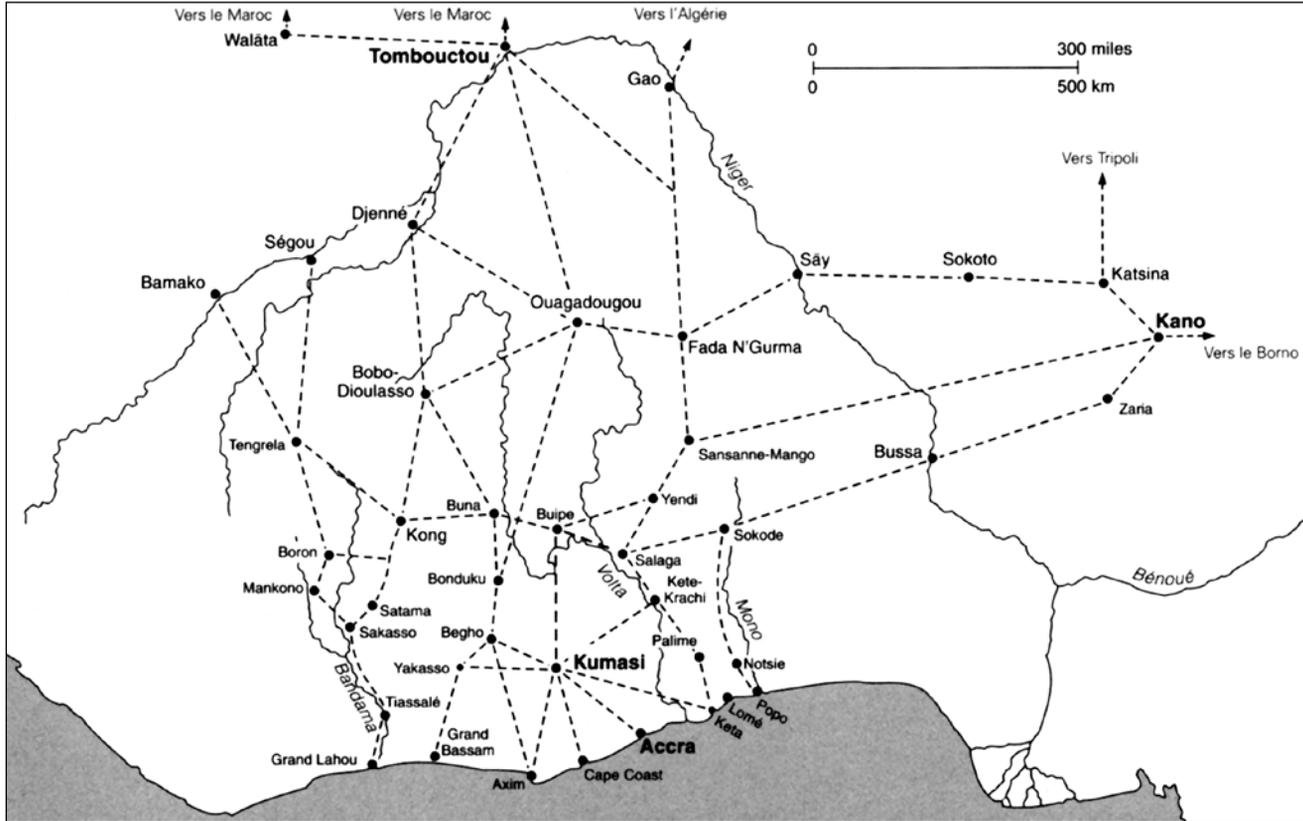
Cette multiplication des routes favorisa l'émergence d'un certain nombre de centres urbains généralement situés le long des grands axes et servant d'entrepôts, de marchés ou de terminus, tels Kong, Bobo-Dioulasso, Buna, Begho et Bondoukou au nord-ouest, Salaga, Yendi et Sansanne-Mango au nord-est, Tiassalé, Sakasso, Yakasso, Krinjabo, Kumasi, Kete-Krachi et Akwamufie au sud.

Sur la côte elle-même, la présence des Européens eut pour effet d'accélérer la croissance des villes du littoral au détriment de celles de l'arrière pays qui avaient, jusque-là, été les capitales des États côtiers. À la fin de la période étudiée, les premières avaient rompu avec les secondes et s'étaient transformées en États urbains indépendants. Ainsi, Mouri s'était séparée d'Asebu, Cape Coast de Fetu, Elmina d'Aguafo et Anomabo de Mankesim.

Ces relations spéciales nouées avec l'Europe eurent une autre répercussion : l'intégration de l'économie de la côte de la Guinée inférieure, d'une part, dans le système économique plus vaste formé par les pays d'Europe occidentale et d'Amérique, et, d'autre part, dans celui du monde mandehawsa-musulman. Il faut cependant préciser que ce dernier lien s'affaiblit progressivement tandis que les relations avec l'Europe et les Amériques allèrent se renforçant.

Cette intégration freina ou empêcha le développement économique et industriel en Guinée inférieure. Le plus destructeur, le plus ignoble et

38. J. D. Fage, 1969*a*; W. Rodney, 1969*a*.



14.3. Les principales routes commerciales des bassins de la Bandama, de la Volta et du Mono (d'après A. A. Boahen).

le plus inhumain de tous les commerces, la traite des esclaves, non seulement prit progressivement la place du commerce des produits naturels mais, aussi, il vida la région de la main-d'œuvre dont elle avait besoin ainsi que de nombre de ses artisans et de ses artistes de valeur. En outre, au lieu d'exporter des marchandises de nature à faciliter la croissance des industries existantes et à stimuler les efforts créatifs des Ewe, des Akan et des Ga, l'Europe exporta quantité d'articles de grande consommation à bas prix, défaisant ainsi le tissu industriel de la région ou l'empêchant de se consolider. En bref, au cours des trois siècles qui nous occupent, s'il y eut bien croissance de l'économie en Guinée inférieure, il n'y eut aucun développement économique et, pire encore, comme l'Europe régnait en maître sur les importations et les exportations, ce fut elle qui en tira tous les bénéfices. Nous touchons là aux racines du processus de sous-développement qu'allaient accentuer, au siècle suivant, l'abolition de la traite des esclaves et l'avènement du colonialisme en Afrique.

L'évolution politique sur la côte de la Guinée inférieure

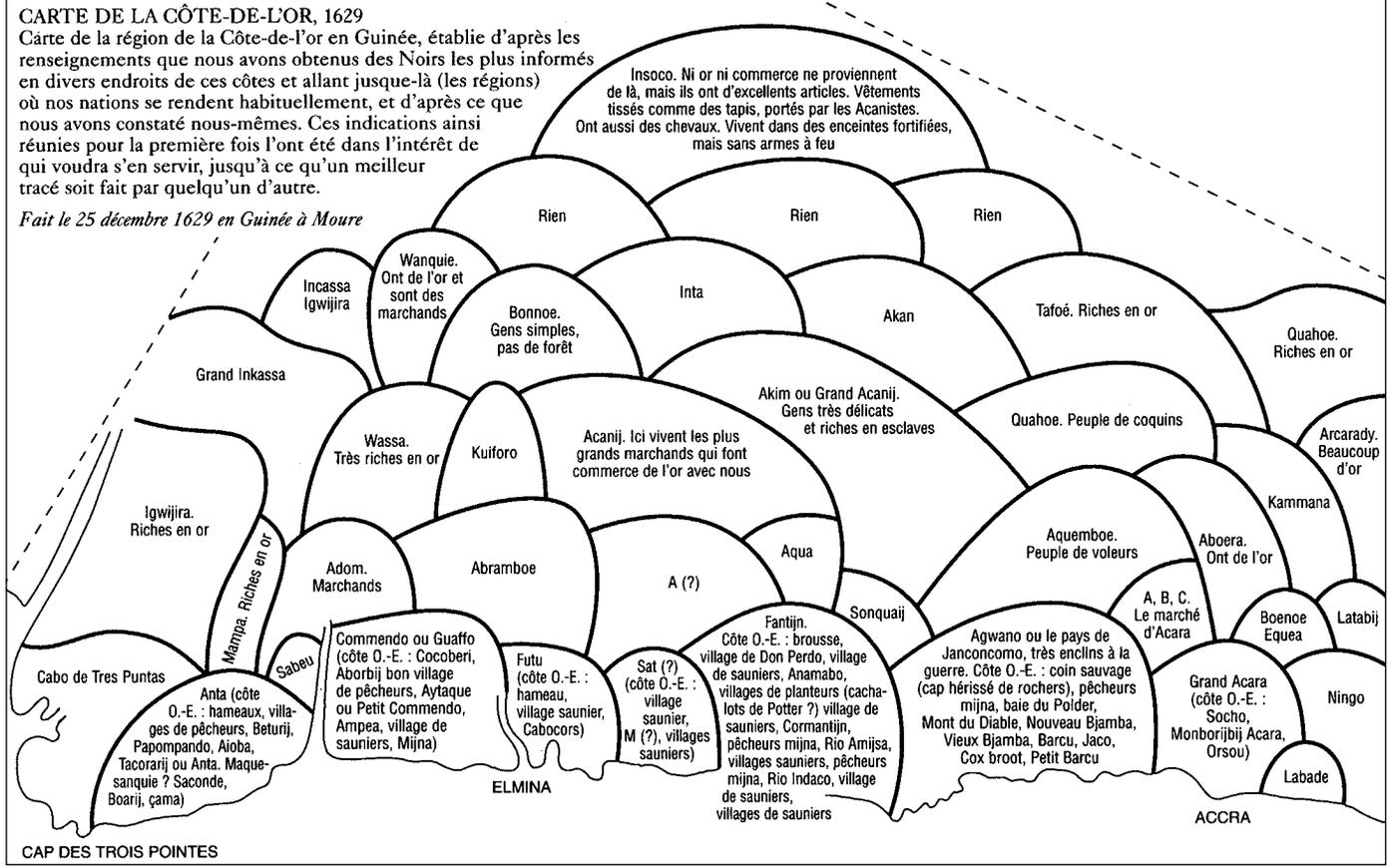
Les changements politiques survenus entre 1500 et 1800 furent encore plus radicaux que les mutations économiques.

Le processus de formation de l'État avait commencé au début de la période et un certain nombre d'États s'étaient déjà constitués tant sur la côte que plus au nord, dans les régions de la savane. Les Portugais, à leur arrivée, trouvèrent certainement les États côtiers d'Ahanta, de Shama Aguafo, de Fetu, d'Asebu, d'Agona et d'Accra, ainsi que l'agglomérat d'États moledagbane — Mamprusi, Dagomba, Nanumba et Ouagadougou — et l'État akan de Bono dans la zone de la savane³⁹. Ce fut vers le milieu du XVI^e siècle et au début du XVII^e que le premier royaume akan qui avait émergé au milieu du XV^e siècle, Bono, atteignit le sommet de sa puissance et de sa gloire grâce au commerce lucratif entre les Mandé et les Akan qui avait Begho pour centre⁴⁰.

Au cours du XVI^e siècle, les Ga-Mashi, les Nungua et les Tema furent rejoints dans les plaines d'Accra par les Labadi et les Osu et, tous ensemble, ils fondèrent un nombre croissant de foyers de peuplement. Avant 1300, les Ga ignoraient les rois mais avaient pour chefs des prêtres. Vers 1600, cependant, ils avaient adopté la fonction séculière du roi, probablement empruntée à leurs voisins akan et adangbe. Au cours des premières décennies du XVII^e siècle, certains des Ga quittèrent l'intérieur pour s'établir sur la côte, où les attiraient évidemment la présence des Européens. Les Ga-Mashi, les Nungua et les Osudoku furent les premiers à émigrer. Ils furent suivis des La qui fondèrent Labadi sur des terres confisquées aux Nungua, tandis que

39. A. A. Boahen, 1966*b* et 1977.

40. C. K. Effah-Gyamfi, 1978.



459

14.4. Reconstitution d'une carte de la Côte-de-l'Or datant de 1629.

les Osu conquéraient leur territoire aux dépens des Osudoku. La dernière principauté ga à être fondée sur la côte fut Teshi, construite sur un territoire offert par des Nungua à un groupe qui avait émigré de Labadi. Toutes ces villes de la côte reconnaissaient cependant la suzeraineté du *mantse* (roi) ga, demeurant à Ayawaso qui resta la capitale du royaume jusqu'en 1680, année où elle fut déplacée sur la côte.

Il semblerait que sur le plan politique, au cours du XVI^e siècle, se soient formées chez les Akan un certain nombre de petites communautés et de villes-États ou chefferies dans le bassin Pra-Ofin, liées entre elles non par l'allégeance à un même souverain mais par des parentés, des liens agnatiques et de clan, toutes se trouvant par ailleurs imbriquées dans le réseau des routes commerciales déjà mentionné. Cependant, selon la tradition orale d'Adansi, il y aurait eu, au milieu de ce siècle, une opération de centralisation menée, sous l'influence du clan et des États urbains regroupés autour de Fomena et d'Akrokyere, par leur chef Awurade Basa, le roi de Fomena⁴¹. Si cette action aboutit à la formation de la confédération des États adansi dans la région, elle précipita aussi l'émigration, précédemment évoquée, de certains peuples akan vers le nord et le sud. Tous ces émigrants fondèrent à leur tour dans ces régions des chefferies, des villes-États et des principautés telles que Kwahu, Akyem Abuakwa, Akyem Kotoku et Akwamu, ou Wassa, Twifo, Igwira et Adom plus au sud, et enfin Tafo, Suntreso, Kaasa et Amakom qui font partie maintenant de la municipalité de Kumasi⁴².

Le processus de formation de l'État semble s'être accéléré entre 1580 et 1630. C'est du moins ce qui ressort d'une carte des plus révélatrices des États du sud de la Côte-de-l'Or entre le Tano et la Volta, tracée par un cartographe hollandais le 25 décembre 1629, et montrant quelque 38 États et royaumes. Tous sauf deux, le Grand Incassa et l'Incassa Igwira⁴³, ont été identifiés depuis et existent encore dans les mêmes régions.

Ces États furent fondés par les groupes de Ga et d'Akan déjà mentionnés. Étant donné qu'un si grand nombre d'États virent le jour sur un espace aussi restreint, il est bien évident qu'ils ne pouvaient qu'être de petite taille. À vrai dire, il semblerait que beaucoup d'entre eux aient été soit de simples villes-États, soit de petites chefferies. Toutefois, quoique de tailles diverses, ils étaient probablement tous organisés sur le même mode. Chacun d'eux avait à sa tête un seul dirigeant, ou un roi et une reine. Dans certains États, comme la Confédération adansi, les familles royales des différents États assumaient à tour de rôle le pouvoir. Dans les États unitaires, le roi était choisi, conformément au principe matrilineaire dans le

41. K. Y. Daaku, 1969, p. III.

42. K. Y. Daaku, 1966, p. 10-13.

43. Le Grand Incassa et l'Incassa Igwira ont été identifiés par certains érudits, comme Fynn et Porter, comme étant les États sefwi dont l'émergence est étudiée ci-après. Toutefois, l'hypothèse est douteuse car les traditions orales ne font aucune mention de ceux-là, ni référence à la moindre relation avec eux. Voir R. Porter, 1974, p. 37; J. K. Fynn, 1971.

cas des Akan, dans la famille royale dudit État qui était d'ordinaire la première famille ou le premier clan à être arrivé sur les lieux. Il était entouré d'un Conseil composé des chefs des familles ou des clans qui constituaient l'État et était, plutôt qu'un dictateur, le premier parmi ses pairs. Chaque État avait ses propres dieux dont certains étaient des éléments naturels, comme des fleuves, des lacs ou des rochers, et dont les prêtres exerçaient une influence considérable sur la société.

La période allant de 1630 à environ 1670 fut marquée essentiellement par deux catégories d'événements politiques dans les régions peuplées de Ga et d'Akan. La première fut la consolidation et la croissance régulières des États portés sur la carte de 1629 et la seconde fut l'émergence de nouveaux États. Il est tout à fait clair, d'après les sources orales, que des royaumes comme ceux d'Akwamu, de Denkyira, d'Accra ou de Ga, de Fante, de Wassa et d'Adom s'agrandirent considérablement et, dans la plupart des cas, de façon pacifique. Les Ga, par exemple, étendirent leur royaume à partir de la côte et des plaines adjacentes vers le nord, jusqu'à inclure les principautés guan situées en dessous des collines d'Akuapem où ils établirent leur importante ville-marché d'Abonse (A, B, C sur la carte de 1629), et vers l'ouest où ils absorbèrent les principautés guan d'Awutu et de Senya. Il est certain que le royaume atteignit sa plus grande extension territoriale et l'apogée de sa puissance sous le règne du roi Okai Akwei, qui dura d'environ 1640 jusqu'en 1677.

C'est également pendant cette période que l'État aduana d'Akwamu se transforma en un puissant royaume occupant les régions correspondant aujourd'hui à Asamankese, Kade et Nsawam, ainsi que la région d'Akuapem, tandis que le Denkyira, rompant avec la Confédération adansi après une série de guerres qui eurent lieu entre 1650 et 1670, s'implantait solidement dans la région du confluent de l'Ofin et du Pra⁴⁴. Les Fante de la côte étendirent aussi leur territoire vers l'intérieur et les récits européens de l'époque sont pleins d'allusions aux guerres qui eurent lieu entre eux et, plus au nord, les peuples etsi⁴⁵. Les territoires wassa et adom, au sud et à l'ouest, élargirent de même leurs frontières à cette époque.

Les guerres denkyira-adansi du milieu du siècle (1650-1670) et bono accélèrent énormément l'allure des migrations, vers le sud et vers l'ouest, dans les régions forestières habitées par des peuples plus anciens comme les Adisi, les Ewotre, les Agwa, les Kompa et les Lagunaires. Ce furent ces nouveaux groupes qui fondèrent non seulement Aowin, dans la région de l'actuelle Wassa Amanfi, avec pour capitale Enyini Nsu située près du village d'Anwianwia⁴⁶, mais aussi les trois États sefwi d'Anwhiaso, de Bekwai et de Wiawso, dans le Sud, ainsi que des États comme Assini, Abripiquem et Ankobra et de nombreuses villes le long du littoral. Établi dans l'une des plus riches régions aurifères et au bord de la principale route commerciale

44. I. G. Wilks, 1957; K. Y. Daaku, 1970*b*, p. 144-161.

45. A. A. Boahen, 1965, p. 175-180.

46. Communication personnelle de H. Diabaté (1977).

reliant les marchés du Nord, Begho et Bondoukou, à la côte, Aowin était devenu, vers 1670, un royaume très puissant et très riche⁴⁷.

Certains des migrants des régions denkyira-adansi partirent aussi vers le nord et ce furent eux qui fondèrent les États oyoko de Kumasi, Kokofu, Dwaben, Nsuta et, plus tard, de Bekwai, ainsi que les États Bretuo de Mampong et Afigyaase, tous dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres autour de Kumasi. D'autres encore fondèrent l'État aduana de Gyaaman, ou Abron, plus au nord, parmi les Gbin, les Nkoran, les Nafana, les Fantara et les Kulango qui occupaient cette région⁴⁸.

D'après les indications dont on dispose, il paraît certain que tous les nouveaux États qui naquirent durant cette période avaient les mêmes structures que celles qui existaient déjà. Dans le cas des États sefwi et aowin, par exemple, à la structure socio-politique préexistante, des compagnies d'*asafu* (guerriers) regroupées autour des quartiers d'habitation se surimposaient le système de clans très évolué des Akan et les institutions de la royauté fondées sur des élections matrilineaires.

Cependant, entre 1570 et 1600, il y eut dans ces régions une authentique révolution politique marquée non pas par la naissance de nouveaux États mais par la centralisation de ceux qui existaient déjà, l'Aowin et le Denkyira étant, semble-t-il, les premiers à s'engager sur cette voie. Entre 1670 et 1690, non seulement l'Aowin conquiert les États sefwi du Nord et de l'Ouest mais il s'étendit aussi loin vers l'ouest en annexant des villes comme Keteso, Yawu, Brako et Sikasso, toutes dans l'actuelle Côte d'Ivoire⁴⁹.

Au moment même où l'Aowin était en pleine expansion vers le nord et l'ouest, le Denkyira se lançait aussi dans des conquêtes territoriales pratiquement dans toutes les directions à partir de sa capitale, Abankieso, située au confluent de l'Ofin et du Pra. Par une série de brillantes campagnes militaires, les chefs agona du Denkyira conquièrent, au nord, tous les États adansi ainsi que les États pré-ashanti de la région de Kumasi et, au sud, Assin et Twifo. Entre 1686 et 1690, le Denkyira vainquit non seulement l'Aowin mais aussi les États sefwi et le Wassa au sud-ouest, ainsi que les royaumes côtiers d'Adom et de Fetu⁵⁰. En 1690, il dominait le sud-ouest de la Côte-de-l'Ivoire⁵¹.

À la même époque, l'Akwamu s'imposait également dans les régions du Sud-Est. À partir de leur nouvelle capitale, Nyanoase, située près de l'actuelle Nsawan, les chefs akwamu lancèrent leur première attaque contre le Royaume ga dont ils achevèrent la conquête en 1681. À partir de là, ils se tournèrent vers l'ouest et conquièrent le royaume côtier d'Agona en 1689. Leurs dernières campagnes, entre 1702 et 1710, leur permirent de se rendre maîtres non seulement des États adangbe, à l'est, et de Kwahu, au nord, mais

47. K. Y. Daaku, s. d.

48. E. A. Agyeman, 1965, p. 36-39; A. Cléricali, 1962, p. 27-28.

49. K. Y. Daaku, s. d.

50. *Ibid.*, p. 156-160.

51. W. Bosman, 1967, p. 72-73.

aussi, après avoir traversé la Volta, de soumettre les États ewe de Peki, Ho et Kpandu⁵².

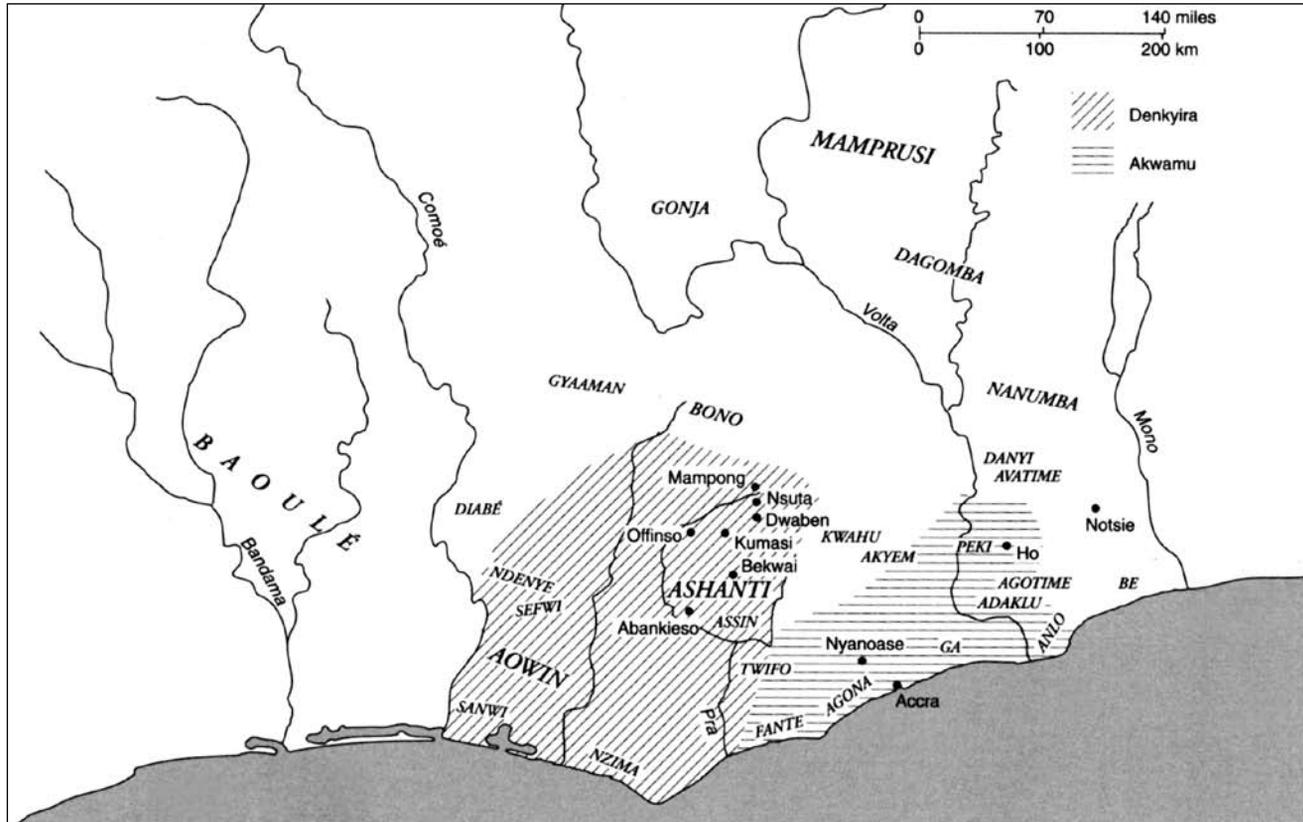
Les dispositifs administratifs mis en place par les Denkyira et les Akwamu pour gouverner leurs empires étaient pratiquement les mêmes. L'empire était divisé en deux : la région métropolitaine et la région provinciale. La première était constituée par le territoire entourant la capitale où siégeait l'*omanhene* (roi), qui régnait sur tout l'empire. Il avait sous son autorité toute une série de dignitaires ou de rois qui s'acquittaient d'un certain nombre de fonctions à la cour, tels le *batahene* (ministre du commerce), le *sanaahene* (ministre des finances), le *gyaasehene* (ministre de l'intérieur), l'*akyeamehene* (ministre des affaires étrangères et linguiste en chef) et le *sumankwaahene* (ministre des affaires religieuses). À des fins politico-militaires, chaque État était subdivisé en ailes, trois dans le cas du Denkyira, cinq dans celui de l'Akwamu. Les subdivisions denkyira étaient l'*akumatire* (aile droite), le *kyeremfem* (aile gauche) et l'*agona adontendom* (avant-garde)⁵³. Les ailes akwamu étaient le *benkum* (aile gauche), le *nifa* (aile droite), l'*adonten* ou *krontire* (avant-garde), le *kyidom* (arrière-garde) et le *gyaase*. À la tête de chacune des ailes se trouvait le roi d'une ville ou d'un État de la région métropolitaine, voire celui de la capitale même. Il exerçait le pouvoir politique sur cette aile en temps de paix et devenait l'*osafohene* (chef de guerre) en temps de guerre. Tous les chefs d'aile étaient membres du conseil que consultait l'*omanhene*. La partie provinciale de l'empire était formée de tous les États qui avaient été conquis et annexés. Chacun d'entre eux continuait à être gouverné par son propre roi mais était placé soit directement sous l'autorité de l'*omanhene*, soit sous celle d'un chef d'aile. Chaque État était tenu de payer un tribut annuel et de combattre dans l'aile de son chef en cas de guerre.

Étant donné que le Denkyira fut le premier État à former un empire et qu'il avait trois ailes alors que l'Akwamu en avait cinq (dont trois identiques aux siennes), il est manifeste que l'Akwamu emprunta au Denkyira le nouveau système politico-militaire impérial et se contenta de l'améliorer en y ajoutant deux ailes, le *kyidom* et le *gyaase*.

Beaucoup d'historiens ont ramené l'histoire politique de la Côte-de-l'Or presque exclusivement à celle de l'ascension de l'Empire ashanti. Mais le cours des événements politiques fut beaucoup plus complexe que cela. Tout d'abord, le XVIII^e siècle vit naître et s'imposer un certain nombre d'États autres que l'Empire ashanti. Ensuite, il vit, d'une part, la renaissance, certes de courte durée, de l'Aowin et, d'autre part, le renversement du Denkyira et de l'Akwamu par l'Ashanti et par l'Akyem respectivement. Puis il connut l'apogée du Royaume fante dans son ampleur territoriale et, enfin, l'ascension de l'Empire ashanti notamment reconnu comme l'événement le plus brillant de tous.

52. I. G. Wilks, 1957; K. Y. Daaku, 1970*h*, p. 153-156.

53. J. K. Kumah, 1966, p. 33-35; K. Y. Daaku, 1970*h*, p. VIII.



14.5. Les États de la côte de la Guinée inférieure en 1700 (d'après A. A. Boahen).

Nzima, les États aowin ou anyi de Sanwi, Ndenye, Diabe, Moronou et Bettie, les nombreuses principautés baoulé, tels sont les États qui se formèrent au XVIII^e siècle. Après avoir été défaits par les Denkyira peu après 1680, les Aowin, ou Anyi, quittèrent la région d'Anwianwia sous la direction de leur chef Amo Aseman et, traversant le Tano, reconstituèrent leur royaume autour d'Enchi après avoir conquis l'État préexistant d'Agwa (Sohié et Anabula). Ils ne l'avaient pas encore pleinement consolidé lorsqu'ils furent attaqués par les Ashanti, en 1715, qui obligèrent certains d'entre eux à émigrer vers l'ouest, où ils fondèrent le royaume de Sanwi en conquérant les Aqua, les Aboisse, les Abakulo et les Ekuebo, puis les Eotile⁵⁴. Ayant établi leur capitale à Krinjabo, ils ne tardèrent pas à s'emparer d'Assin, s'assurant par là le contrôle des échanges entre l'arrière-pays et la lagune d'Aby.

Au nord de Sanwi apparurent les autres États anyi de Ndenye et Diabe, fondés au même moment que Sanwi par la colonne de réfugiés d'Anwianwia qui se dirigea vers le nord-ouest⁵⁵ jusque dans la région qui avait été occupée par les Agwa, les Abure et d'autres Lagunaires. Jusque vers 1715, les Anyi de Ndenye faisaient acte d'allégeance à Aowin, mais une partie d'entre eux se rebellèrent contre cet état de fait et s'en allèrent fonder le royaume de Bettie. Une fraction des Anyi, les Monfwe, traversa la Gomoé pour créer le royaume de Moronou⁵⁶. Si nous ne savons rien des relations existant entre ces deux États, nous savons en revanche que Ndenye fut définitivement soumis à l'autorité des Ashanti. Perrot et Gross s'accordent à penser que Ndenye servait l'*ashantihene* par l'intermédiaire de l'État sefwi de Wiawso, mais des études plus récentes confirment que, comme le soutient Daaku, cet intermédiaire était en fait le *bantamahene* de Kumasi⁵⁷.

Au nord-ouest des Anyi, entre les fleuves Comoé et Bandama, naquirent aussi, au cours de la première moitié du XVIII^e siècle, une foule de principautés ou de chefferies baoulé. Il ressort à l'évidence des traditions orales sur les fondateurs de ces États qu'ils arrivèrent en deux vagues distinctes de la Côte-de-l'Or⁵⁸. La première amena les Baoulé Alanguira à peu près au même moment que les Anyi, soit vers 1700, qui, eux, venaient du Denkyira vaincu par les Ashanti en 1700-1701. Ils s'établirent d'abord dans la région de l'actuel canton d'Agba et, à partir de là, certains s'en allèrent vers l'ouest vivre parmi les Guro et les Koro.

La seconde vague, composée d'Assabu, qui était beaucoup plus grosse que la première, arriva de Kumasi à la suite du conflit de succession qui éclata à la mort d'Osei Tutu en 1717. Selon leurs traditions orales, ils étaient conduits par leur reine Abla Poku qui sacrifia son fils à l'esprit du

54. Communication personnelle de H. Diabaté, 1977. Voir aussi R. A. Horowitz, 1974, p. 330-379; H. Diabaté, 1977; A. Clérici, 1962, p. 27-31.

55. C. H. Perrot, 1970 et 1974.

56. A. Clérici, 1962, p. 27-31.

57. C. H. Perrot, 1970 et 1974; K. Y. Daaku, 1971.

58. J. P. Chauveau, 1979, p. 24-25; A. Clérici, 1962, p. 28-29; T. C. Weiskel, 1980, p. 5-8.

fleuve Comoé pour leur permettre de le traverser, d'où leur nom de Baoulé, qui signifie « le petit enfant est mort ». Après quoi, certains allèrent droit au nord pour former l'Ando, tandis qu'un autre groupe se dirigea vers le sud et s'établit à Grande-Morie parmi les Attie et les Abe. Le reste, toujours sous la conduite d'Abla Poku, fit route au sud en traversant la Bandama puis continua dans la même direction et s'établit dans la région de Bouaké. Le groupe qui se fixa là était divisé en huit grandes familles ou clans : les Faafuwe, les Nzipri, les Aitu, les Nanafowe, les Warebo, les Saafowe, les Agba et les Ngan⁵⁹. Il semblerait qu'Akwa Boni, qui succéda à Abla Poku, sut imposer son autorité aux Baoulé, aux Mande et aux Malinke qui occupaient la région de Warebo. Mais après sa mort, le royaume se morcela en chefferies indépendantes. Tous les nouveaux envahisseurs se mêlèrent rapidement aux Guro, aux Malinke, aux Senoufo et aux Goli pour former le peuple baoulé d'aujourd'hui.

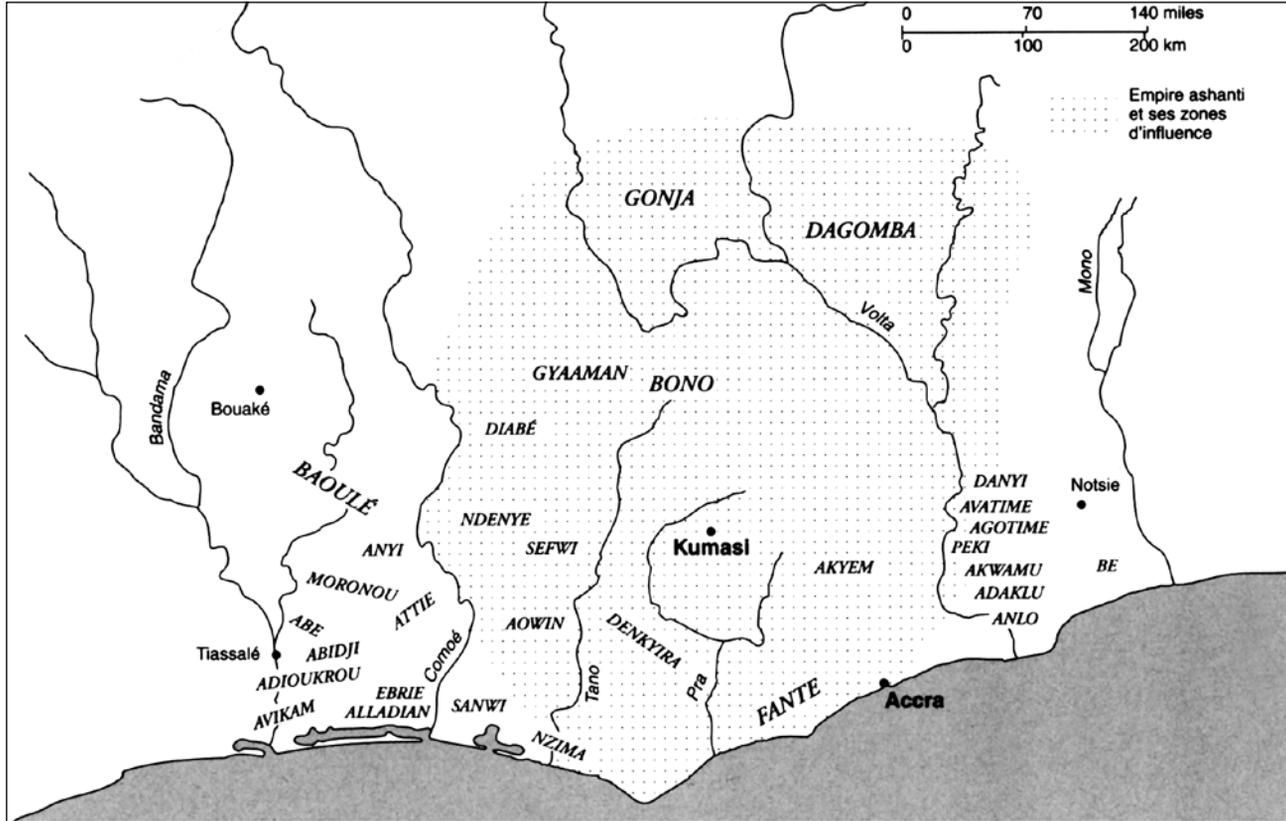
Ce fut à cette époque que naquit dans la même région le Royaume nzima, créé par trois frères, Annor Blay Ackah, Bua Kpanyili et Amihere II, qui réussirent à imposer leur autorité aux trois États déjà constitués de Jomoro, Abridiquem et Ankobra, grâce à la fortune qu'ils avaient amassée en faisant du commerce avec les Européens. Le plus célèbre de ces trois frères, Amihere II, devint extrêmement riche dans les années 1760. Il réussit à étendre les frontières du nouveau royaume ainsi qu'à en accroître la population en favorisant délibérément l'implantation d'étrangers. Connu dans les comptes rendus européens sous le nom d'Apollonia, ce nouvel État domina l'extrémité sud-ouest de la Côte-de-l'Or pendant tout le XVIII^e siècle.

Certains des États préexistants tels que l'Abron, le Sefwi, le Wiawso, l'Aowin et le Fante accrurent leur puissance et leur influence. L'Aowin, par exemple, semble avoir regagné son indépendance sur le Denkyira durant la dernière décennie du XVII^e siècle et, considérablement renforcé par l'afflux des réfugiés qui fuyaient les guerres ashanti-denkyira, il fut en mesure d'étendre sa domination sur les États sefwi et entreprit la conquête des régions du Nord productrices d'or et d'ivoire pendant les dix premières années du XVIII^e siècle. Cet État était même devenu si puissant et si conquérant que, sous le commandement d'Ebri Moro, ses hommes envahirent l'Ashanti en 1718-1719, attaquèrent et pillèrent la capitale Kumasi et s'en retournèrent chez eux avec un riche butin de guerre et quelques captifs, dont certains membres de la famille royale ashanti⁶⁰.

Au début du XVIII^e siècle également, les chefs de l'État d'Abron conquièrent le Kulango au sud et une partie du Nafana au nord, étendirent leur autorité à l'ouest jusqu'à la rive de la Comoé et se rendirent de la sorte maîtres des routes commerciales reliant Bondoukou à Kumasi et Krinjabo. En même temps, l'Abron se mua en un État très particulier, à vrai dire unique en son genre, car il était formé d'éléments akan, kulango, nafana et mande. La position politique dominante était occupée par les envahisseurs

59. A. Clérici, 1962, p. 28-29; J. P. Chauveau, 1974.

60. K. Y. Daaku, s. d.; J. K. Fynn, 1971, p. 43.



14.6. Les États de la côte de la Guinée inférieure en 1750 (d'après A. A. Boahen).

akan, qui conservaient leurs clans et leur système matrilineaire d'héritage ainsi que leur système judiciaire et certains aspects de leur religion traditionnelle. Mais ils adoptèrent une partie du folklore, des chants et des danses des Kulango et des Nafana sans toucher par ailleurs à leurs structures sociales et à leur organisation politique au niveau rural et villageois. En outre, certains parmi ces trois groupes adoptèrent la religion islamique introduite par les Mande-Jula qui eurent aussi une forte influence sur le système économique du royaume⁶¹.

Ce fut aussi pendant la première décennie du siècle que les Akwamu repoussèrent les limites territoriales de leur empire jusque sur l'autre rive de la Volta⁶². Et ce fut en partie pour répliquer à cette expansion akwamu et, plus tard, à celle de l'Ashanti et de l'Akyem, dont il va maintenant être question, que les Fante conquièrent aussi, vers 1730, les États côtiers voisins, Aguafu et Fetu à l'ouest, et l'État d'Agona à l'est⁶³. Ces conquêtes leur donnèrent la maîtrise de la bande côtière comprise entre l'embouchure du Pra et la frontière du Royaume ga.

Encore plus saisissants furent les changements politiques qui survinrent dans les régions de la forêt centrale entre la Comoé et la Volta entre 1500 et 1800. Le premier de ces événements politiques fut la défaite et la chute de l'Empire denkyira à l'issue d'une série de guerres menées, entre 1699 et 1701, par la jeune confédération d'États ashanti. Cette défaite fut suivie de la conquête de tous les États vassaux du Denkyira : les États sefwi (1701-1702), twifo (1712-1713) et wassa (1713 et 1726). Les Ashanti ne s'arrêtèrent pas là et conquièrent l'Aowin (1715-1721), le Nzima (1715) et l'État anyi de Ndenye (1715) au sud-ouest, ainsi que le Wendi (1711-1714), le Bono (1723-1724), l'État abron (1731-1740) et le Gonja (1732) au nord-ouest⁶⁴. Ainsi, en 1730, la totalité de la région comprise entre la Comoé et la Volta était sous contrôle ashanti.

Le deuxième événement politique de l'époque fut la défaite de l'Akwamu par les Akyem Abuakwa et leurs alliés les Ga, les Kotoku et les Agona en 1731⁶⁵. Cette défaite entraîna non seulement l'expulsion des chefs akwamu de leurs territoires d'origine — et c'est de l'autre côté de la Volta qu'ils fondèrent leur capitale actuelle d'Akwamufie — mais aussi l'annexion de la totalité du bassin de Birim-Densu par les Akyem Abuakwa. Ainsi, en 1733, toute la région comprise entre la Comoé, à l'ouest, et la Volta, à l'est, avait été partagée entre les Ashanti, les Akyem et les Fante.

Le dernier pas qui restait à franchir pour achever le processus de centralisation fut accompli entre 1731 et 1750 lorsque les Ashanti conquièrent non seulement les Akyem Kotoku et les Akyem Abuakwa (1742) et l'État ga (1744-1745), au sud, mais aussi le Gonja oriental et l'État dagomba (1744),

61. M. Toure, 1974, p. 463-478.

62. I. G. Wilks, 1957.

63. A. A. Boahen, 1965, p. 180-182.

64. Pour des détails sur ces campagnes militaires et ces conquêtes, voir J. K. Fynn, 1971, p. 40-83; K. Y. Daaku, 1970, p. 173-181; I. G. Wilks, 1975, p. 18-29.

65. F. Addo-Fening, 1980.

au nord de la Volta, ainsi que les États krakye et bassa (1744-1745) au nord-est⁶⁶. Au milieu du XVIII^e siècle, l'Empire ashanti occupait donc une zone comprise entre la moitié intérieure de la Comoé à l'ouest et la Volta à l'est, et au-delà de la Volta au nord jusqu'à la mer au sud, à l'exclusion seulement de l'État fante situé directement au sud de Kumasi. Les Fante maintinrent leur souveraineté tout au long du XVIII^e siècle, grâce, notamment, à leur habileté diplomatique et, aussi, au ferme appui dont ils bénéficièrent de la part des Britanniques de la côte dont la politique consistait à empêcher les Ashanti d'établir leur domination sur l'ensemble du littoral⁶⁷.

La structure et le gouvernement de cet empire n'étaient pas fondamentalement différents de ceux de l'Akwamu et du Denkyira. Comme eux, il était divisé en deux parties : l'Ashanti métropolitain et l'Ashanti provincial ou, selon les termes d'Arhin, le Grand Ashanti. L'Ashanti métropolitain ne consistait pas simplement en une ville ou un État, comme dans le cas du Denkyira ou de l'Akwamu, mais, et c'est là une des différences les plus marquantes entre ces deux empires et lui, il était formé de tous les États préexistants dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres autour de Kumasi — à savoir le Dwaben, le Kokofu, le Bekwai, le Nsuta, le Mampong, l'Offinso, l'Asumenya, le Denyasi, l'Adansi et le Kuwamu — qui, tous, reconnaissaient l'*ohene* (roi) de l'État de Kumasi comme leur *ashantihene* (roi suprême) et Kumasi comme leur capitale, qui voyaient dans l'*Asomfo* (le Tabouret d'Or) l'âme et le symbole sacré de l'unité et de la permanence de la nation ashanti et qui étaient représentés par leur propre *omanhene* au Conseil de l'*asanteman*, organe du gouvernement non seulement de la fédération mais aussi de l'Empire tout entier. Pour des raisons politiques et militaires, l'Ashanti métropolitain était divisé, comme l'Akwamu, en cinq ailes portant exactement les mêmes noms : *benkum*, *nifa*, *adonten*, *kyidom* et *gyaase*. Chacun des États le composant était organisé sur le même modèle.

La deuxième partie de l'Empire, le Grand Ashanti, était formée de tous les États conquis et réduits à l'état de vassaux ou de dépendances par les Ashanti. Ces États n'avaient pas de représentants directs au Conseil de l'*asanteman* ni aucun accès direct auprès de l'*ashantihene*, mais chacun d'eux se soumettait à ce dernier par le biais d'un intermédiaire, l'*adamfo* (« État client »), s'il n'en était pas déjà un, représenté par un des rois ou un des États membres de la confédération, ou encore un des chefs d'aile de l'État de Kumasi résidant habituellement à Kumasi. Ainsi, le Krakye et le Bassa faisaient acte d'allégeance à Kumasi par l'intermédiaire du *dwabenhene*, le Gonja par celui du *mamponghene*, l'Atpebubu et le Denkyira par l'intermédiaire, respectivement, de l'*adontehene* et de l'*akwamuhene* de Kumasi⁶⁸. Mis à part leur assujettissement à un de ces rois, les États étaient pour l'essentiel libres de disposer d'eux-mêmes et tout ce qui était attendu d'eux était le paiement de leur tribut annuel et leur participation aux guerres des Ashanti. Ce fut pour renforcer ce système par ailleurs très libéral d'administration provin-

66. I. G. Wilks, 1975, p. 18-29; J. K. Fynn, 1971, p. 57-80.

67. Pour plus de détails, voir A. A. Boahen, 1965, p. 182-185, et 1974.

68. I. G. Wilks, 1975, p. 39 et 151.

ciale que, pendant les quarante dernières années du siècle, des représentants ashanti furent nommés à demeure dans certains États provinciaux en qualité de commissaires régionaux de district⁶⁹.

C'est donc une véritable révolution politique, à la fois physique et structurelle, que connurent les régions forestières et côtières de la Guinée inférieure entre 1670 et 1750. Les trente-huit États figurant sur la carte de 1629 firent tout d'abord place aux trois grands empires d'Aowin, de Denkyira et d'Akwamu qui, dès 1750, étaient réunis en un seul et unique empire, celui des Ashanti.

La raison première de l'essor de ces empires et de la centralisation des États fut que les quatre empires en question avaient à la fois la volonté de s'étendre et l'argent nécessaire pour acheter des armes et des munitions: la production d'or était concentrée sur leur territoire et les noix de kola, denrées principales du commerce avec le Nord, provenaient pour l'essentiel de l'Akwamu et de l'Ashanti. En outre, de par leur situation géographique, ces États jouaient le rôle d'intermédiaires commerciaux entre les régions de la côte et celles de la savane.

En s'étendant vers le nord et vers le sud, ils entendaient s'assurer la maîtrise des principales routes commerciales, mais aussi des autres régions productrices d'or et de noix de kola. La présence des Européens sur la côte les stimulaient également dans cette démarche. Au milieu du XVII^e siècle, le commerce avec les Européens était en effet devenu beaucoup plus lucratif que les échanges avec les régions de la savane et le désir de chacun des pays de l'intérieur de s'étendre jusqu'à la côte pour être en mesure de commercer directement avec les Européens et s'enrichir ainsi le plus possible s'avéra irrésistible. Rien d'étonnant donc à ce que, tôt ou tard, les uns et les autres se soient frayé par les armes un chemin jusqu'à la côte, l'Aowin, absorbant les régions constituant l'Apollonia, le Denkyira repoussant ses frontières jusqu'à l'Ahanta et au Fetu, l'Akwamu conquérant les Royaumes agona et ga du littoral et les Ashanti se rendant finalement maîtres de l'ensemble et entrant en contact direct avec les Européens.

Les États qui constituèrent l'Ashanti métropolitain obéissaient à une motivation qui n'était pas seulement économique, mais aussi politique. Tous avaient été non seulement conquis par le Denkyira mais aussi soumis à un traitement si tyrannique et si oppressif de la part de leurs conquérants qu'ils n'attendaient que les chefs qui sauraient réunir leurs forces et renverser le joug denkyira. Le fait que les Denkyira gouvernèrent les pays conquis en oppresseurs est attesté non seulement par les traditions orales des États pré-ashanti mais aussi par les sources européennes de l'époque. Ainsi, en 1701, le directeur général du Comptoir hollandais d'Elmina, J. Van Sevenhuysen, notait: « Les Denkyira se sont de longue date montrés très belliqueux, fiers de leurs victoires et insupportables pour leurs voisins. » Bosman, autre observateur contemporain, signalait de son côté: « Le Denkyira, poussé par ses grandes richesses et puissances, a acquis tant d'arro-

69. A. A. Boahen, 1965, p. 342-344.

gance qu'il s'est mis à regarder tous les autres Nègres avec l'œil du mépris, ne les estimant guère plus que des esclaves; ce qui a fait de lui l'objet de leur haine commune, chacun souhaitant impatiemment sa chute⁷⁰. » Il ne manquait à ces États que de pouvoir se regrouper derrière un ou plusieurs chefs, qu'incarnèrent Osei Tutu et Opoku Ware, les fondateurs de l'Empire ashanti.

Par ailleurs, ces États étaient, au début de leurs entreprises expansionnistes, libres de toute ingérence dans leurs affaires intérieures. C'est là un facteur essentiel car il explique pourquoi les États akyem et ceux du littoral, quoique non dépourvus d'argent et de motivation, ne parvinrent pas à se constituer en empires: les premiers pris en sandwich entre les États en expansion, le Denkyira puis l'Ashanti, à l'ouest, et l'Akwamu à l'est, furent en permanence sur la défensive pendant les XVII^e et XVIII^e siècles. De la même façon, les États côtiers étaient constamment en butte aux interventions des nations européennes rivales présentes sur la côte, interventions qui, de temps à autre, déclenchaient des conflits armés comme celui qui opposa les Komenda et les Hollandais après 1690. En fait, pendant ces deux siècles, la ligne de conduite politique des Européens fut principalement d'empêcher qu'un seul État imposât son autorité sur la côte. C'est là un handicap dont n'eurent pas à souffrir les États d'Aowin, du Denkyira, d'Akwamu et l'Empire ashanti; situés loin à l'intérieur des terres, ils furent initialement à l'abri de toute ingérence directe des Européens, ce qui leur permit d'asseoir suffisamment leur puissance avant d'entrer en contact avec eux.

Il est toutefois deux autres facteurs dont il faut tenir compte pour comprendre l'essor des trois empires: l'adoption d'une technique nouvelle et la façon remarquable dont ils étaient gouvernés. À partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle, les fusils et la poudre devinrent les denrées européennes les plus prisées; l'or et les autres richesses dont disposaient les dirigeants de ces États leur permettaient d'acheter toutes les munitions dont ils avaient besoin. L'acquisition d'armes à feu eut pour effet d'accélérer considérablement le processus d'expansion. La façon traditionnelle de faire la guerre consistait, pour les deux camps ennemis, à s'aligner face à face en rangs serrés et à se battre avec des lances, des épées, des haches, des couteaux, des arcs et des flèches et même à mains nues. Ce mode d'affrontement fut modifié par l'utilisation des fusils: le corps de la troupe fut divisé d'abord en trois ailes combattantes (Denkyira) puis en cinq (Akwamu et Ashanti). Cette nouvelle formation militaire fut ensuite superposée à la structure politique traditionnelle centrée sur le roi gouvernant entouré du conseil des chefs de clan et de lignage. N'eût été la qualité de leurs chefs, ces États n'auraient pas pu adapter leur façon traditionnelle de combattre et leurs vieilles structures politiques à la nouvelle technique.

Nous ne savons pas grand chose à l'heure actuelle au sujet des rois aowin, mais les sources orales comme les documents européens sont unanimes pour reconnaître que les souverains du Denkyira, de l'Akwamu et de l'Ashanti

70. W. Bosman, 1967, p. 74-75.

étaient exceptionnellement courageux, subtils et compétents. Il s'agit, pour les rois denkyira en question, de Werempi Ampem, de Boadu Akafu Brempon et, en dernier lieu, du plus illustre de tous, Boa Amponsem, tandis qu'au même moment, les Akwamu avaient à leur tête Ansa Saskrakru, Basua et Akwono, et les Ashanti Osei Tutu et Opoku Ware⁷¹. Ce furent ces rois qui, par une brillante série de campagnes militaires entreprises à point nommé et soigneusement coordonnées, convertirent leurs petits royaumes en ces empires énormes.

De nombreux historiens tiennent que la montée en puissance de ces empires a résulté de la traite des esclaves. Fage, par exemple, a soutenu que « dans l'ensemble, il est probablement juste de dire que la traite des esclaves dans son fonctionnement a eu tendance à intégrer, à renforcer et à développer une autorité territoriale militaire en affaiblissant, en revanche, des sociétés plus segmentaires. On peut certes discuter pour savoir si ce fut un bien ou un mal mais, d'un point de vue historique, cela peut apparaître comme un mouvement chargé de sens et peut-être plus ou moins inévitable⁷² ».

Clérici et d'autres sont d'avis qu'« on peut même dire que ces royaumes (le Dahomey et l'Ashanti), qui n'existaient pas auparavant, sont nés de la traite⁷³ ». Si cela est vrai d'autres parties de l'Afrique de l'Ouest, ça ne l'est pas de la région qui nous intéresse ici. Nous avons vu que la traite des esclaves sur la Côte-de-l'Or n'est pas vraiment devenue une activité économique notable avant les premières années du XVIII^e siècle. Or, les entreprises expansionnistes dont nous parlons commencèrent entre 1670 et 1690. Autrement dit, du moins sur la Côte-de-l'Or, la traite des esclaves fut la conséquence et non la cause du processus d'édification des États.

Rien de comparable aux bouleversements politiques qui viennent d'être évoqués ne se produisit dans les territoires akan à l'ouest du Tano, ni dans les régions ewe à l'est de la Volta, foyer des Lagunaires, des Anyi et des Baoulé. La situation politique en 1800 y était sensiblement la même que cinquante ou cent ans auparavant, avec une organisation en petits royaumes ou principautés dont chacun était constitué d'une association de groupes familiaux aux liens relativement lâches appartenant à divers clans par lesquels leurs origines remontaient à un ancêtre commun.

En 1800, le territoire ewe était encore morcelé en une foule de *dukowo* indépendants (divisions territoriales, ou ce qu'Amenumey appelle des « chefferies ou seigneuries ») de tailles variables allant de Wodze, consistant en une seule ville, à Anlo, composé de 36 villes et villages, tous complètement indépendants les uns des autres et éparpillés sur de grandes superficies⁷⁴. Vers 1900, il n'y avait pas moins de 120 *dukowo* en pays Ewe. Chacun d'eux était gouverné par un *fia* (roi) qui était élu patrilinéairement dans un ou deux lignages des familles fondatrices. Il était assisté d'un conseil des anciens qu'il devait consulter sur chaque décision à prendre. Sous son autorité se trouvaient

71. On trouvera un compte rendu détaillé du rôle joué par les souverains dans J. K. Fynn, 1975; A. A. Boahen, 1965; K. Y. Daaku, 1970b, J. K. Kumah, 1966; I. G. Wilks, 1957.

72. J. D. Fage, 1969a.

73. A. Clérici, 1962, p. 67.

74. D. E. K. Amenumey, 1969; C. K. Nukunya, 1969.

les chefs des villages du *dukowo* et chaque village était de même composé de lignages qui avaient chacun son chef. À l'échelon du village ou de la ville, chaque mâle adulte et sain de corps participait à des réunions publiques au cours desquelles étaient discutés les problèmes intéressant le village ou la ville avant qu'une décision fût prise par le chef et les anciens. Plusieurs raisons expliquent pourquoi les Akan de l'Ouest, du bassin du Tano-Bandama, et les Ewe du bassin de la Volta-Mono ne renforcèrent pas leurs structures socio-politiques. Premièrement, les deux zones continuèrent à accueillir des migrations de l'extérieur tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles tandis que se poursuivait aussi, jusqu'au XIX^e siècle, la tendance au morcellement et à l'implantation de foyers de peuplement de plus en plus petits. Vers 1800, par conséquent, ces peuples ewe et akan de l'Ouest n'étaient pas suffisamment fixes pour s'embarquer dans des guerres d'expansion. Deuxièmement, ces migrants fuyaient eux-mêmes les hégémonies centralisatrices ou la conduite tyrannique de leurs anciens maîtres. Ils n'étaient donc vraisemblablement pas pressés de recréer les structures socio-politiques auxquelles ils avaient eux-mêmes échappé. Troisièmement, dans le cas des Ewe, la motivation économique pour bâtir un État faisait défaut. Pour reprendre les termes d'Amenumey, « le pays Ewe manquait du stimulant économique qui est le préalable indispensable à l'évolution vers des entités politiques centralisées. C'est la production d'excédents économiques qui fournit le premier motif de centralisation⁷⁵ ».

Sans or, sans ivoire ou sans noix de kola, les Ewe ne pouvaient pas participer activement à l'ancien et lucratif commerce atlantique Nord-Sud. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la principale exportation de la région était celle des esclaves. Or, on l'a vu, ce commerce n'était pas de ceux qui garantissaient la paix, la stabilité et un gouvernement ordonné, aussi ne pouvait-il stimuler une expansion politique ou une centralisation.

Les Akan de l'Ouest, en revanche, avaient de l'or, de l'ivoire et des noix de kola, mais comme les routes commerciales vers le nord étaient aux mains des Mande, des Senufo, des Kulango et des Akan de l'Est, en particulier des Ashanti, ils tiraient un bénéfice réduit du commerce de ces denrées. Ils n'avaient pas non plus part au commerce lucratif qui s'effectuait au nord-est avec le pays Hawsa et le Borno. En fait, ils n'avaient pas véritablement les moyens de se lancer dans une aventure expansionniste de grande envergure.

Si aucun État ou empire centralisé d'importance n'a vu le jour dans ces régions, c'est aussi en raison d'un autre facteur, d'ordre écologique⁷⁶. Tout d'abord, pendant les siècles qui nous occupent ici, les Européens, rebutés par l'environnement de ces zones côtières, notamment par les lagunes, les évitèrent et, par conséquent, les Ewe et les Akan de l'Ouest établis à l'intérieur des terres n'avaient pas les mêmes motifs économiques que les Ga et les Akan de l'Est pour pousser au sud jusqu'à la côte.

Une dernière raison, qui est probablement la plus importante, fut la constante ingérence dans leurs affaires politiques que les habitants de ces

75. D. E. K. Amenumey, 1969.

76. C. Wondji, communication personnelle.

régions eurent à subir de la part de leurs voisins plus puissants. Les Akan de l'Ouest eurent, quant à eux, à faire face aux menaces des Sefwi et, plus spécialement, des Ashanti tout au long du XVIII^e siècle. De manière analogue, les Ewe eurent constamment à souffrir, à partir de 1680, de l'ingérence active dans leurs affaires internes d'abord des rois de Grand et de Petit Popo, puis des Akwamu et, au XVIII^e siècle, du Dahomey à l'est et de tous les conquérants ashanti à l'ouest.

Transformations sociales et culturelles en Guinée inférieure

Le changement le plus évident qu'apportèrent ces trois siècles dans le domaine social et culturel fut d'ordre démographique. La population de la côte de la Guinée inférieure s'accrut considérablement aux XVI^e et XVII^e siècles du fait de l'introduction d'un grand nombre de cultures vivrières — maïs et certaines variétés d'ignames surtout — originaires du Nouveau Monde et d'Asie. C'est là un fait incontestable qu'attestent les sources européennes de l'époque. On s'accorde toutefois à reconnaître désormais qu'au XVIII^e siècle, en raison essentiellement de la traite des esclaves, cette population demeura stationnaire, ou même diminua, comme l'a montré Inikori⁷⁷, et qu'elle serait actuellement bien supérieure à ce qu'elle est si la traite transatlantique n'avait pas existé.

Par ailleurs, la structure sociale était devenue plus complexe. En 1500, la société comportait trois classes: une aristocratie dirigeante composée d'une élite religieuse (les prêtres) et d'une élite politique (les rois et les reines), les citoyens ordinaires et les esclaves domestiques. Toutefois, l'élite religieuse qui, au départ, occupait le sommet de la pyramide sociale, avait cédé le pas à la fin de la période considérée à l'élite politique, sauf chez les Ga-Adangbe et les Ewe. En outre, l'accroissement phénoménal de l'activité économique, notamment de l'exploitation des gisements aurifères et du commerce lointain, ainsi que les nombreuses guerres d'expansion territoriale et de domination politique avaient entraîné une augmentation du nombre d'esclaves domestiques. Ceux de Guinée inférieure avaient, à cette époque, le droit de posséder des biens et d'épouser des citoyens libres. Certains étaient même nommés à des postes de responsabilité et pouvaient hériter des biens de leurs maîtres. Ils étaient considérés en fait comme membres à part entière de la famille. Au moment où s'achève la période examinée, la plupart d'entre eux étaient parfaitement intégrés à la société dans laquelle ils vivaient et ne pas divulguer leur origine était, notamment chez les Akan, une règle sacrée.

On vit enfin se constituer, en particulier sur la côte entre le Tano et la Volta, du fait essentiellement de l'essor du commerce et de la présence européenne, trois classes inconnues de la société traditionnelle: une classe

77. J. E. Inikori, 1979, p. 68-71.

de salariés, une classe indépendante de riches commerçants et de princes marchands, et un groupe mulâtre⁷⁸. La première se composait d'individus employés par les Européens de la côte comme ouvriers, charpentiers, maçons, interprètes, greffiers et secrétaires, courtiers en or, fonctionnaires, ambassadeurs ou agents de relations publiques. Les comptes rendus européens de l'époque fourmillent de références à leur égard. Certains d'entre eux étaient instruits et servaient d'intermédiaires entre les Européens et les détenteurs du pouvoir traditionnel ainsi que leurs sujets.

La deuxième classe était constituée par des groupes ou des particuliers africains qui, par leur propre travail dans l'agriculture ou le commerce, avaient acquis de fantastiques richesses et un pouvoir supérieur à celui des dirigeants traditionnels. Se classent dans cette catégorie des gens comme John Ahenakwa et John Claessen de Fetu, Asomani d'Akwamu, John Kabes de Komenda, John Konny d'Ahanta et John Currantee d'Anomabo (connu aussi dans la tradition orale sous le nom d'Eno Baisie Kurentsi), tous installés sur le littoral de la Côte-de-l'Or. Sur le littoral oriental de la Côte-de-l'Ivoire, apparurent également les Kosehirange et les Essouma, qui remplissaient les fonctions d'intermédiaires ou de courtiers entre les Européens, d'une part, et les Avikam, les Eotile, les Abouré, les Sanwi, les Aowin et les Sefwi de l'intérieur, d'autre part. À l'aube du XIX^e siècle, les Kosehirange en particulier étaient devenus extrêmement puissants et jouaient, grâce à leur richesse et à leur prestige, un rôle déterminant dans le choix des chefs de lignage⁷⁹. Le commerce entre la côte et l'arrière-pays était actif et tous, aussi bien les gens du commun que les dirigeants traditionnels, pouvaient y participer. Enfin et surtout, les habitants des zones des forêts se trouvaient dans une situation particulièrement lucrative puisqu'ils étaient à la fois intermédiaires dans les échanges Nord-Sud et producteurs des principaux biens d'exportation. Dans ces conditions, il n'est pas déraisonnable de supposer que s'il n'y eut pas formation d'une classe de salariés, du moins dut-on assister à l'émergence d'un groupe formé non seulement de chefs traditionnels fortunés mais aussi de riches princes marchands indépendants. Malheureusement, les sources européennes aussi bien que les traditions orales sont muettes à son sujet.

Quant au troisième nouveau groupe, celui des mulâtres, il était le fruit d'unions entre des négociants européens et des femmes africaines. Il était disséminé tout le long de la côte de Guinée inférieure. Bien que certains hommes de l'époque, comme Bosman, aient tracé des mulâtres un portrait très peu flatteur, les traitant d'« engeance de bâtards [...] faite d'un ramassis de scélérats de basses mœurs infidèles aussi bien aux Nègres qu'à nous⁸⁰ », certains d'entre eux, comme Geenlendonck, Bosman, Barter, Gordon et, surtout, les descendants de Richard Brew jouèrent un rôle très important dans la vie commerciale et politique de la région aux XVII^e et XVIII^e siècles⁸¹.

Un autre facteur devait modifier considérablement la configuration sociale de la Guinée inférieure: l'introduction du christianisme et de l'édu-

78. K. Y. Daaku, 1970*b*, p. 96-143.

79. Données tirées d'une communication de C. Wondji.

80. W. Bosman, 1967, p. 141-142.

81. M. A. Priestley, 1969.

cation occidentale d'une part, de l'islam de l'autre, du fait respectivement des Européens et des commerçants mande et hawsa. Les Hollandais et les Anglais créèrent les uns et les autres des écoles primaires dans leurs châteaux de Cape Coast, d'Elmina et d'Accra, tandis que la Society for the Propagation of the Gospel envoyait des missionnaires à Cape Coast vers 1750. De plus, quelques-uns parmi les mulâtres et les enfants des chefs traditionnels furent envoyés à l'étranger faire des études et certains, comme Christian Pedersen, Svane, Capitein et Philip Quacoe, revinrent au pays transformés en professeurs ou en missionnaires. Ainsi, vers 1800, il existait une élite, restreinte il est vrai, de gens instruits et quelques convertis au christianisme dans certaines villes de la côte comme Accra et Cape Coast.

Bien avant le christianisme, l'islam et la culture musulmane s'étaient répandus le long des itinéraires commerciaux du Nord, d'abord dans la partie septentrionale au Ghana au XIV^e siècle, puis dans les territoires ashanti et baoulé au milieu du XVIII^e siècle. À la fin de ce siècle, il existait certainement à Kumasi un quartier musulman très prospère avec une école coranique et, selon Wilks, le dernier *ashantihene* de ce siècle, Osei Kwame (1777-1801), fut déposé en raison de son adhésion à la religion musulmane⁸².

Il faut signaler toutefois qu'à la fin de la période considérée, l'influence tant du christianisme que de l'islam parmi les peuples de la côte de Guinée inférieure demeurait dans l'ensemble très limitée, même si la lecture et l'écriture de l'arabe et des langues européennes y étaient fermement implantées.

Les trouvailles archéologiques qui ne cessent de s'accumuler⁸³ montrent que, vers 1800, les sociétés de la côte guinéenne maîtrisaient parfaitement les arts et métiers de la poterie, de la sculpture (sur bois, sur ivoire et en argile), du tissage, de l'orfèvrerie et de la fonte d'objets (en bronze, en cuivre et en or), certains groupes s'étant spécialisés dans des domaines particuliers. Leur musique, leur utilisation du tambour et leurs danses n'étaient pas moins élaborées.

L'art de la poterie, dont on a pu dire qu'il était l'un des plus anciens pratiqués par l'homme et qui, au Ghana, remonte au néolithique supérieur (après -3000 avant notre ère)⁸⁴, avait atteint un haut niveau de perfectionnement au début du XVIII^e siècle, notamment chez les Adangbe qui exportaient leurs produits jusqu'à Bondoukou sur la Côte-de-l'Ivoire. Selon Anquandah, ce furent les Ashanti qui élevèrent cet art à son plus haut niveau en produisant « certaines des plus belles pièces polymorphes, ornées de motifs extrêmement complexes, comme l'*abusua kuruwa* (vase clanique) et la jarre à vin rituelle *mogyemogyé*, utilisée pour les libations sur le Tabouret d'Or⁸⁵ ».

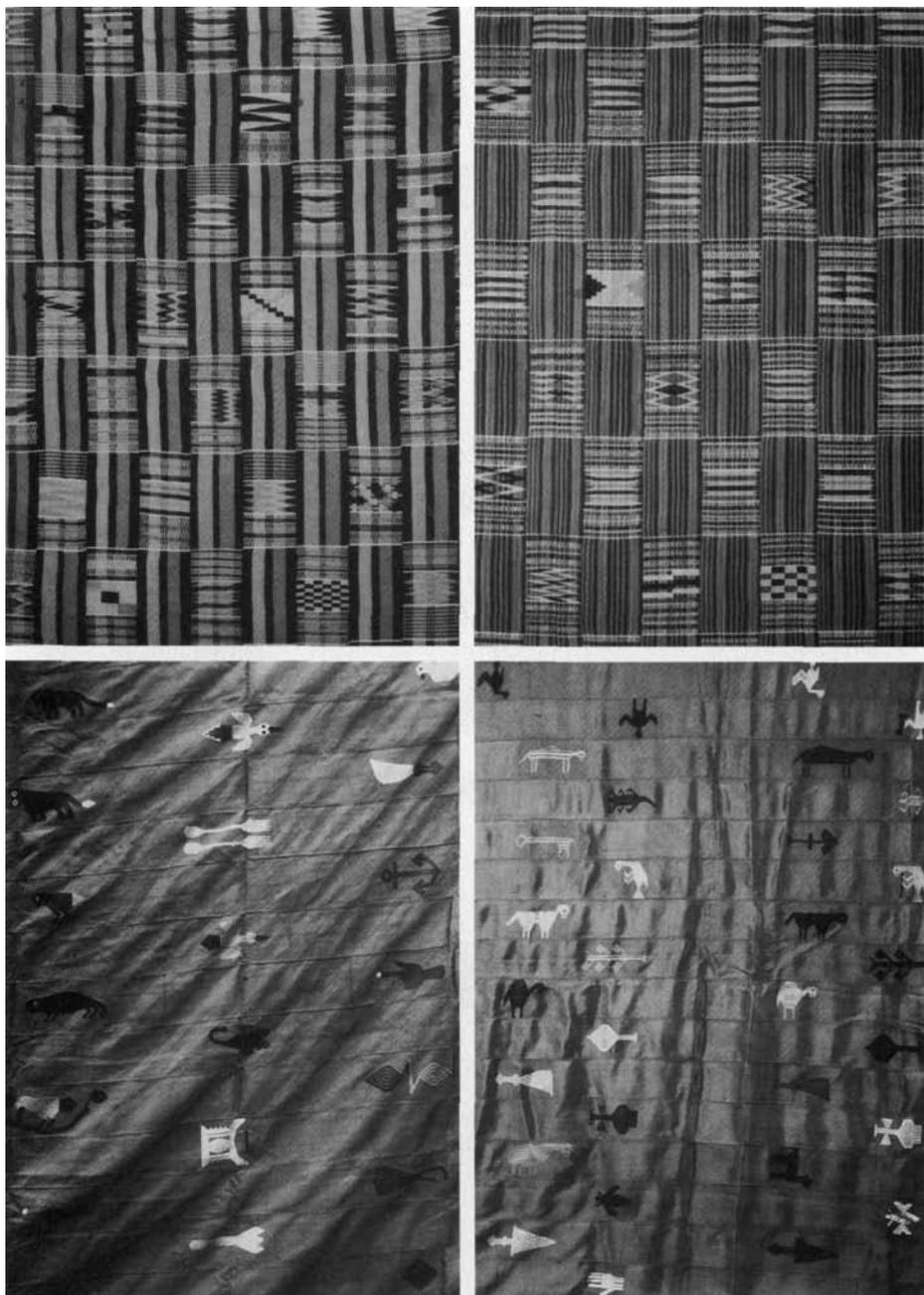
La gravure et la sculpture sur bois, sur ivoire et en argile connurent également un essor considérable pendant cette période, notamment chez les Akan qui confectionnaient des tabourets en bois, des tambours, des embouts d'ombrelle et des récades de linguiste. Cet art de la sculpture sur bois atteignit son plus haut niveau de perfection au XVI^e siècle, époque où, pour citer Anquandah, les rois denkyira « élaborèrent l'idéologie politique et culturelle

82. I. G. Wilks, 1961 et 1966a.

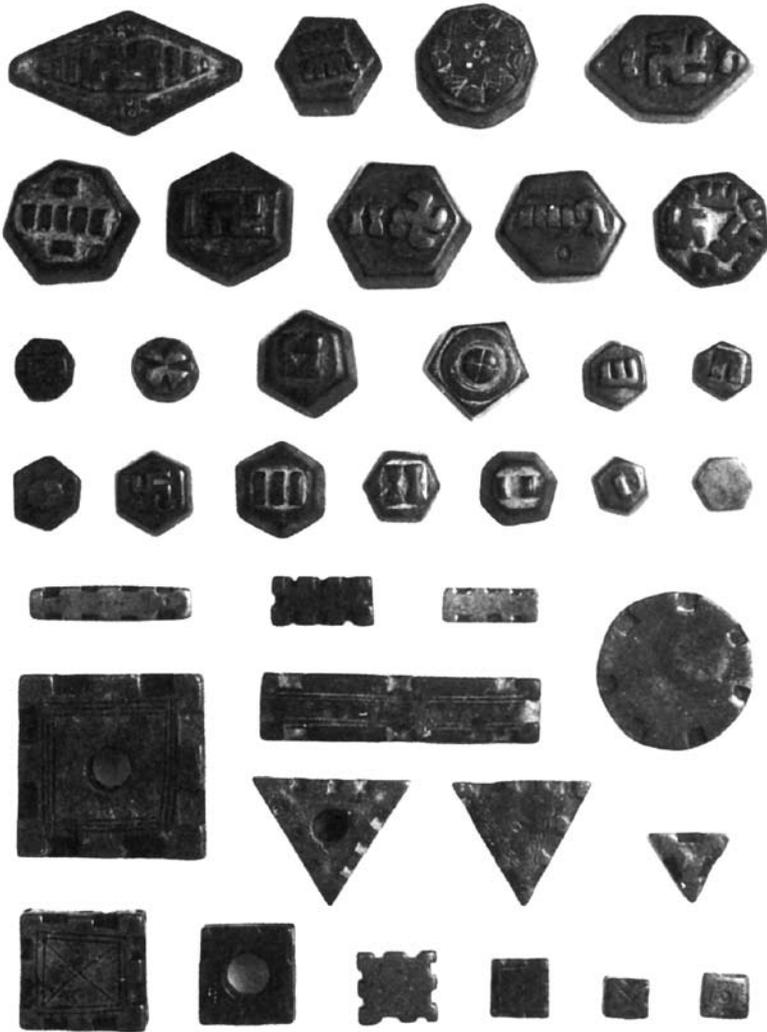
83. J. Anquandah, 1982.

84. *Ibid.*, p. 53.

85. *Ibid.*, p. 40.



14.7. Tissages d'Afrique de l'Ouest. En haut, tissus *kente*, soies ashanti; en bas, tissus *adanudo*, soies ewe.
[Source : V. Lamb, 1975. Photos: A. Lamb.]



14.8. Poids en laiton akan servant à peser la poudre d'or. Les formes géométriques (ci-dessus) furent en usage à partir du XV^e siècle; les formes figuratives (ci-contre), en usage à partir du XVII^e siècle, servaient aussi à illustrer des maximes et des proverbes populaires. [Source: T. F. Garrard, 1980, p. 280. Photos utilisées avec l'aimable autorisation de T. F. Garrard.]



liée au tabouret adanse⁸⁶ ». Les Européens qui, comme Bosman, visitèrent la côte du Ghana aux XVII^e et XVIII^e siècles furent frappés par la beauté des trompettes en ivoire à embouchure latérale qu'ils y trouvèrent. Parmi les objets les plus connus de cet art figurent les *akuaba* (poupées de fécondité) en bois et en argile et les portraits en argile sculptés, notamment de rois et de reines défunts.

L'art du tissage fut lui aussi porté à un très haut point pendant cette période. Selon une étude, le tissage, notamment sur métiers horizontaux

86. *Ibid.*

étroits, serait probablement né dans la vallée du Nil, plutôt que dans le Maghreb occidental, et de là se serait étendu au Soudan occidental puis aux régions peuplées par les Akan, les Ewe et les Ga⁸⁷. Si l'on ignore la période exacte où cet art fut introduit dans les régions forestières et côtières de la Guinée inférieure, il est à peu près certain que ce fut avant l'arrivée des Portugais. Aux XVI^e et XVII^e siècles, le tissage des vêtements se répandit dans toute la région. Brun et Barbot signalent l'un et l'autre que des pièces de tissu à six bandes, confectionnées en Côte-de-l'Ivoire, étaient exportées vers la Côte-de-l'Or. Selon la carte de 1629, Nsoko, l'actuel Begho, était devenu un important centre de tissage « où sont fabriqués comme des tapis, des étoffes que portent les Acaniens⁸⁸ ». Les tisserands de la région fabriquaient aussi des couvertures appelées par les Akan *kassa*, *bomo* et *nsaa*, qui aujourd'hui encore sont très prisées par eux. Mais incontestablement, comme l'a très clairement montré Lamb, c'est au XVIII^e siècle que l'art du tissage a atteint chez les Akan et les Ewe sa pleine perfection, ce dont témoignent les tissus multicolores *kente* des Akan, aujourd'hui réputés, et les somptueuses étoffes *adanudo* des Ewe, dont l'origine remonte à cette époque⁸⁹. Les étoffes *adinkra*, larges tissus imprimés de motifs et de symboles traditionnels akan, acquirent leur renommée dans la région de Brong et furent ultérieurement copiées par les Ashanti.

Incontestablement toutefois, c'est dans l'orfèvrerie et la fonte, notamment d'objets en or et en laiton, que les peuples de la côte de la Guinée inférieure en général, et notamment les Akan, excellèrent tout particulièrement. Les orfèvres, utilisant essentiellement la méthode de la cire perdue, produisaient des objets d'une finesse exquise : poignées de sabres, bagues, breloques, chaînes et diadèmes, essentiellement en or et en argent. Il convient de signaler que leur art était florissant dès avant l'arrivée des Européens. C'est toutefois aux XVII^e et XVIII^e siècles que, mettant à profit l'habileté de leurs artisans musulmans, les Brong d'abord puis les Denkyira, et plus particulièrement les Ashanti, portèrent cet art à un degré de perfection inégalé depuis lors. Les orfèvres akan fabriquaient aussi par milliers des poids en or, ou plutôt en laiton, géométriques et figuratifs, qui attirent particulièrement les touristes européens et que l'on trouve désormais dans tous les grands musées d'art du monde⁹⁰. Les fondeurs étaient eux aussi très habiles et fabriquaient des objets, en laiton surtout, d'un très grand raffinement : cassettes pour la poudre d'or et récipients à beurre de karité par exemple.

Tous les spécialistes s'accordent à reconnaître que c'est au XVIII^e siècle, avec l'émergence de l'Empire ashanti, que les arts et l'artisanat de la côte de la Guinée inférieure ont atteint leur apogée. Les rois ashanti de cette époque ne se bornèrent pas à étendre leur pouvoir territorial et politique mais

87. V. Lamb, 1975, p. 219.

88. S. Brun, 1624; J. Barbot, 1732.

89. V. Lamb, 1975, p. 91-99.

90. On trouvera une étude captivante sur les poids en or akan dans T. F. Garrard, 1980, p. 171-363.



14.9. Nana Otuo Siriboe II, *omanhene* de l'État dwaben, vêtu d'un riche tissu *kente* et portant quelques-uns des insignes royaux en or.

[Avec l'aimable autorisation du roi Nana Otuo Siriboe II.]

s'efforcèrent par tous les moyens d'encourager les arts et l'artisanat. Après la défaite du Denkyira, du Tekyiman et de l'Akyem, ils rassemblèrent les meilleurs artisans et orfèvres de ces États et les envoyèrent à Kumasi⁹¹. De plus, comme l'a souligné Anquandah, « lorsqu'ils créèrent la confédération ashanti, ils regroupèrent tous les arts et artisanats au voisinage de la capitale, Kumasi⁹² ». C'est ainsi qu'un certain nombre de centres spécialisés furent créés : Ahwiaa pour la fabrication de tabourets, Bonwire pour le tissage d'étoffes *kente*, Tafo pour la poterie, Fumesua pour le travail du fer et Krofofrom pour la fonte du laiton. En outre, l'*ashantihene* installa à Apagyafie un groupe d'orfèvres et d'autres artisans qu'il avait ramené de Denkyira et qui avait pour tâche de façonner les parures royales. Il institua également l'*Asomfo* (le Tabouret d'Or), dont le premier occupant, Nana Tabiri, était le fils d'un chef denkyira⁹³.

C'est ce mélange d'expériences, de connaissances et de traditions artistiques différentes qui permit aux rois ashanti du XVIII^e siècle, soucieux

91. *Ibid.*, p. 198.

92. J. Anquandah, 1982, p. 40.

93. T. F. Garrard, 1980, p. 299.

essentiellement de faire en sorte que leur pouvoir et leur majesté soient « reflétés dans des formes artistiques de la plus haute qualité », de porter le développement culturel du peuple akan à son plus haut niveau d'excellence. Ils créèrent ce que l'on a pu décrire comme une culture et une civilisation dorées symbolisées par les parures royales d'un très grand raffinement, les somptueuses étoffes multicolores *kente*, le protocole très élaboré en usage à leur cour et les poids à peser la poudre d'or, véritables objets d'art qui éblouirent les Européens qui visitèrent Kumasi, leur capitale, au XVIII^e siècle et dans les premières décennies du XIX^e siècle⁹⁴. Malgré les avancées du colonialisme et les anathèmes des missionnaires chrétiens iconoclastes aux XIX^e et XX^e siècles, l'art des orfèvres a constamment survécu et les artisans, notamment ashanti, continuent de fabriquer de superbes parures en or et en argent.

Conclusion

La période allant de 1500 à 1800 apporta des changements véritablement révolutionnaires dans la vie des États et des peuples de la côte de la Guinée inférieure. Elle vit évoluer jusqu'à son aboutissement le processus politique tendant vers une centralisation de plus en plus poussée. Sur le plan économique, elle vit se produire l'éclipse du commerce de l'or et de l'ivoire, supplanté par l'abominable traite des esclaves, et le déplacement des centres de gravité commerciale et économique de l'intérieur vers des régions situées plus au sud et sur le littoral, cependant que se forgeaient des liens commerciaux très solides entre la côte de la Guinée inférieure, les Amériques et l'Europe : ce furent les débuts de l'intégration de l'économie locale au système économique international. Mais surtout, ce fut une période de changements sociaux, caractérisée par l'émergence de classes nouvelles (encore que le phénomène fût à coup sûr très limité et localisé essentiellement à la côte), la phase initiale de l'alphabétisation, l'introduction de l'éducation occidentale et du christianisme, les progrès de la religion musulmane et la floraison de cultures autochtones s'exprimant surtout par le tissage et le travail des métaux. Ce furent incontestablement des siècles de grand dynamisme pour les peuples de la côte de la Guinée inférieure, et cela d'autant plus qu'ils s'achevèrent en les laissant entièrement maîtres de leur propre destinée.

94. *Ibid.*, 1980, p. 47-48; M. D. McLeod, 1981, p. 72-76; J. Anquandah, 1982, p. 39-44 et 100-112.